Football MAGAZINE
SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

CHAMPION DU MONDE

BRESIL

DI STEFANO ACCUSE

NUMÉRO 30
JUILLET 1962
1 NF 50

LES MEILLEURS ARTICLES
LES MEILLEURES PHOTOS

TOUS LES 15 DU MOIS DANS

Sport & Vie

ET SON MAGAZINE DU FOOTBALL

TOUS LES MARDIS DANS

FRANCE FOOTBALL

TOUS LES 1er DU MOIS DANS

Football MAGAZINE

NOTRE COUVERTURE :

Le Brésil champion du monde à l'image de Garrincha (n° 7) son incomparable ailier droit.

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

SOMMAIRE N° 30. — JUILLET 1962

TOUTE LA COUPE DU MONDE

pages 16 à 55

- BORDEAUX ET MARSEILLE : UN MILLION DE SPECTATEURS, p. 4
- HENRI GERMAIN DIT « BANCO », p. 11
- LUCIEN MULLER VEUT FAIRE MENTIR KOPA, p. 14

D'ABORD UN TÉMOIGNAGE

MAINTENANT que la Coupe du monde est terminée, l'examen critique de la Coupe du monde commence.

Le premier devoir de l'observateur, qui a eu la chance de se rendre au Chili, est de rapporter ce qu'il a vu.

Et cela, déjà, n'est pas chose facile.

Car il a assisté à une compétition d'une très grande richesse dans un pays remué d'une violente passion. Il a ouvert ses yeux sur ce Chili contradictoire, sur l'entraînement des équipes, sur les matches ; il a bavardé avec des entraîneurs, des joueurs, des dirigeants, des journalistes ; il a recouvert de notes plusieurs cahiers.

Et quand il s'agit de reprendre ses notes et de ranimer ses souvenirs, il reste d'abord un peu étourdi par l'ampleur de la tâche, désireux qu'il est de ne rien omettre d'essentiel sans s'encombrer de détails inutiles.

Quand il a mis un peu d'ordre dans les faits qu'il a enregistrés, il se trouve devant la deuxième partie de sa tâche : juger.

C'est là que les véritables difficultés résident.

Car on peut faire dire ce qu'on veut à un match de football. On peut, par exemple, selon qu'on est partisan d'un jeu collectif poussé à la limite ou qu'on admire surtout l'exploit individuel, se montrer déçu par la performance brésilienne ou la porter aux nues. On peut encore critiquer sévèrement Helenio Herrera d'avoir évincé de l'équipe d'Espagne Suarez, Del Sol, Santamaria ou le louer d'avoir, avec des joueurs moyens, tenu tête au Brésil pendant quatre-vingt-cinq minutes.

On peut se montrer terriblement déçu par cette Coupe du monde, dominée par le souci exclusif du résultat, ou être sensible à la beauté un peu sauvage de ce « football atomique ».

NOUS avons voulu, dans ce premier numéro de « Football Magazine » paru après la compétition mondiale, être d'abord un témoignage. Vous trouverez donc des photos exclusives du seul photographe français envoyé spécial au Chili, André Lecoq. Vous trouverez aussi le « journal de bord » qu'ont rédigé, au jour le jour, Jean-Philippe Réthacker, Robert Vergne, Roland Mesmeur et moi-même, pendant les quatre semaines de leur séjour au Chili. Nous nous méfions un peu des impressions trop subjectives d'un journaliste isolé, qui n'a vu que quelques matches et qui veut en tirer des conclusions générales. Nous pensons que notre reflet de la Coupe du monde sera d'autant plus fidèle qu'il sera transmis par quatre envoyés spéciaux (qui ont couvert l'ensemble des rencontres), et non pas un seul.

Nous avons enfin esquissé, dès ce numéro, une analyse de la 7e Coupe du monde. Elle est brève et schématique, mais elle n'a pas pour objet d'épuiser le problème. Elle pose des questions, elle ouvre des chapitres, elle propose des sujets de méditation. Notre numéro prochain s'efforcera d'entrer plus avant dans l'examen méthodique du tournoi qui vient de s'achever.

JACQUES FERRAN.

NOS PHOTOS COULEURS

- Muller madrilène ..... p. 15
- Pelé contre le Mexique ..... p. 18
- Puskas devant les Tchèques ..... p. 25
- Un but en or d'Amarildo ..... p. 28-29
- Sekularac le n° 1 yougoslave ..... p. 32
- La Tchécoslovaquie finaliste ..... p. 39
- Le Brésil champion du monde ..... p. 42

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

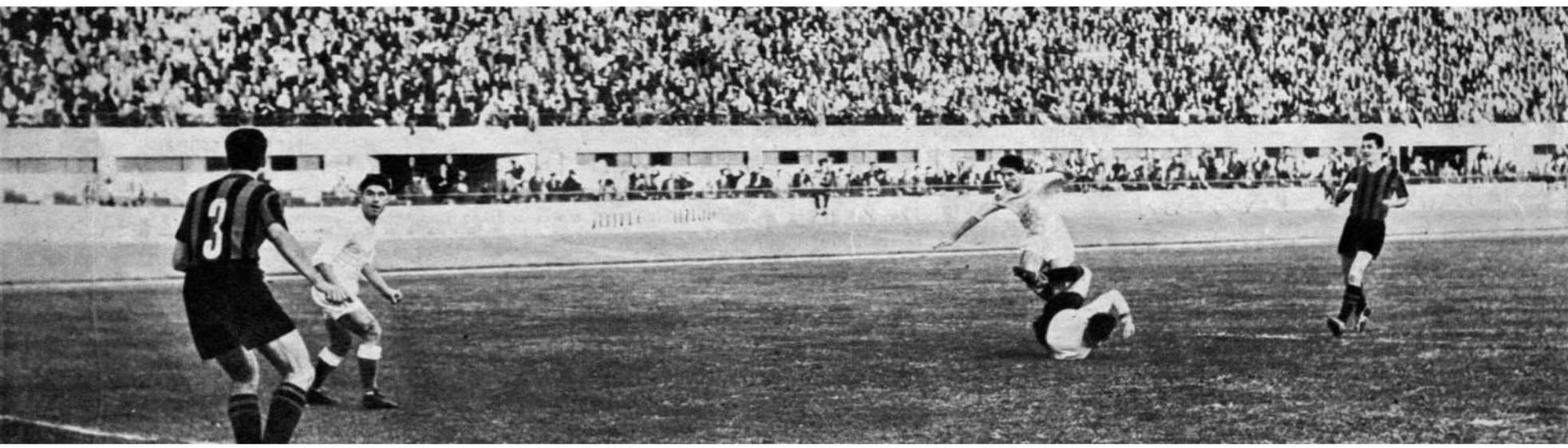
ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95
FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 5,50 NF. — 1 AN : 10 NF.
ETRANGER : 6 MOIS : 7 NF. — 1 AN : 13 NF.
Prix du n° à l'étranger : Belgique : 20 FB ; Suisse : 2 FS ; Italie : 375 lires

Directeur de publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI ● Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER
Rédacteur en chef technique : Vieri ANDREINI

AVEC MARSEILLE

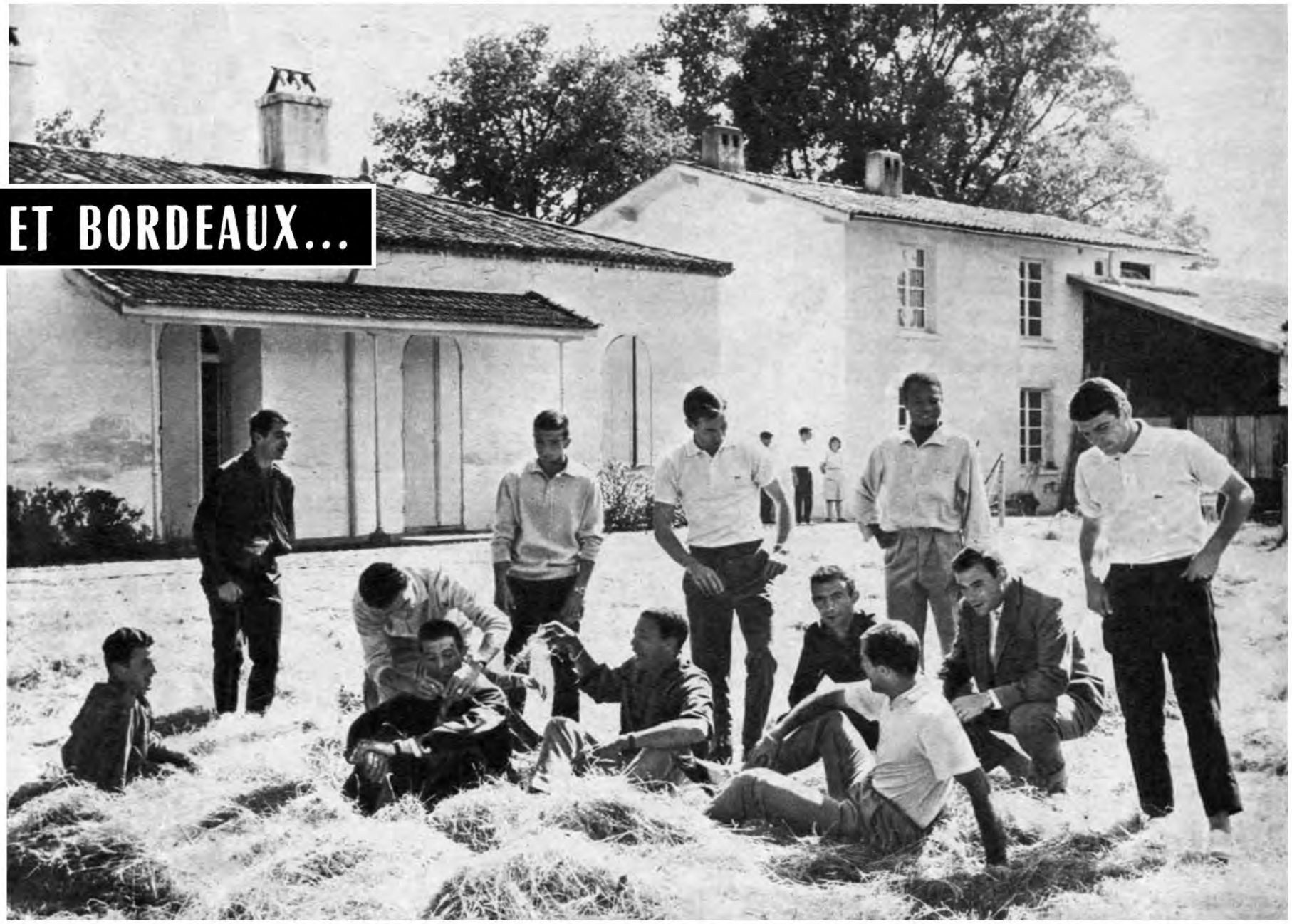
Ils veulent conduire l'O.M. à bon port dans une Division I où leur jeune talent éclatera. On reconnaît, de gauche à droite: Bruncton, Mouton, Leonetti, Tassone et Sansonetti.

LA DIVISION I RETROUVE



LE retour de Marseille et de Bordeaux en Division I est un événement de la plus haute importance. Grâce à l'O.M. et aux Girondins, l'élite du football professionnel retrouve un million de spectateurs sur l'ensemble d'une saison. N'oublions pas que le record d'affluence pour un match de championnat est toujours détenu par O.M. - Lille (13 mars 1949) avec

ET BORDEAUX...



Les dirigeants bordelais ont vendu un vieux terrain pour acquérir un domaine à quelques kilomètres de la ville. Les joueurs s'y retrouveront bientôt pour l'entraînement.

1 MILLION DE SPECTATEURS

40.264 entrées payantes !

FOOTBALL-MAGAZINE a rendu visite aux deux clubs qui vont enrichir la Division I et repartir à la conquête d'une gloire un peu oubliée. A l'orée d'une nouvelle saison, vous saurez tout sur les projets et les ambitions de ces deux « grands » retrouvés.

MARSEILLE

TOUTE LA CANEBIERE PARLE DU GRAND "O.M. MARSEILLAIS"

MARSEILLE. — Le retour de l'O.M. en Division I c'est, en quelque sorte, une bouffée d'air pur pour le football français. Il faut avoir assisté aux scènes de délire collectif qui résultèrent de la victoire (décisive) sur Besançon pour se souvenir que Marseille demeure un bastion infiniment populaire dont notre petit monde de la balle ronde ne pouvait se passer. Ce public en or, toujours prêt à s'enflammer pour « son » O.M. mais, hélas, sevré de grand spectacle, — de sa distraction favorite pourrait-on dire — depuis trois ans, a laissé éclater une joie infiniment sympathique le jour où fut assurée la providentielle accession qui mettait fin aux trois saisons d'un purgatoire presque honteux pour un peuple aussi attaché au football.

Dieu sait pourtant que cette réussite tant espérée fut laborieuse, pour ne pas dire miraculeuse. On se rappelle qu'en janvier dernier, l'équipe occupait un rang très anonyme au milieu du tableau de Division II, et déjà on s'était résigné, non sans révolte pourtant... M. Zaraya lui-même écœuré par tant de malheurs et menacé par de farouches supporters, parla de passer la main dès que le navire aurait franchi le mauvais cap... C'est alors que l'homme maudit du Tout-Marseille sportif allait voir sonner son heure sous la forme d'une décision qu'on jugea au départ maladroite... Estimant que Lucien Troupel avait échoué dans sa mission, il fit appel à un entraîneur inconnu des Français, le Brésilien Otto Gloria, l'homme qui fut à l'origine de l'ascension de Benfica, le club portugais aujourd'hui champion d'Europe. On ne savait pas que « Toto » — c'est ainsi que l'ont affectueusement surnommé les Marseillais — était un malin doublé d'un psychologue. Ce sont pourtant ces facultés qui ont remis l'O.M. et ses joueurs en confiance et qui les ont portés sur le chemin de la rédemption.

Une saine politique

Dorénavant, il va s'agir pour l'O.M. de persévérer, de redevenir à très brève échéance le club de premier plan qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. En pratiquant une politique de grand seigneur ? Nullement. C'est, au contraire, en s'appuyant sur la sagesse et la jeunesse que l'O.M. entend mener sa barque.

En attendant le jour — peut-être pas si lointain — où Marseille atteindra une renommée internationale, on peut déjà préjuger de l'O.M. de demain, de cet O.M. qui vient pour ainsi dire de retrouver sa Terre sainte, théâtre de ses exploits passés.

A une époque où le football français traverse la crise sérieuse que l'on sait, l'ambition de tout club, quel qu'il soit, est forcément limitée. L'O.M. sort d'une impasse qui lui a coûté un gros déficit. Il ne peut donc se permettre de folies, même s'il est vrai qu'il y a beaucoup à faire — et à espérer — dans l'antique Phocée.

Folie ou sagesse ?

Otto Gloria, dont le sort reste lié à celui de M. Zaraya — ce qui revient à dire qu'il restera probablement l'entraîneur de l'équipe — est reparti pour son Brésil natal avec l'objectif de ramener non point un Pelé ou un Garrincha, mais plus simplement de jeunes garçons capables de suivre la même trace.

C'est vous dire que l'O.M. entend repartir de l'avant en tablant essentiellement sur l'opération jeunesse.

« C'est de la folie, s'indigne M. Bettini, l'homme aux deux cents millions toujours prêt à exhiber le chèque qu'il tient à la disposition de l'O.M. Ce qu'il faut à Marseille, c'est la grosse équipe avec des grandes vedettes ».

Il est vrai que Marseille ne saurait souffrir la médiocrité. Pour remplir le stade-vélodrome, la seule solution c'est, effectivement, de bâtir dès à présent à coup de millions ! Mais la municipalité se refuse à apporter le moindre concours et M. Zaraya, en attendant le fruit du non-partage des recettes, ne veut plus y être de sa poche.

« J'estime, d'ailleurs, qu'il n'y a pas tellement d'efforts à fournir, explique-t-il. Donnez-moi simplement deux avants de classe, et vous verrez que dès la saison prochaine, nous serons dans le coup pour le titre ».

L'optimisme a beau être la seconde nature des Marseillais, ceux-ci n'y croient cependant qu'à moitié.

« Peuchère, soupirent les supporters, s'il y a pas de sous, il faut bien s'estouffer. Après tout, l'essentiel c'est d'être sorti de l'enfer,. parce qu'un jour ou l'autre on aurait fini par se manger le ballon ! »

Des jeunes du crû

Et puis, il reste aux Marseillais l'espoir que leurs jeunes « éclateront » :

« Vous verrez, ce Moulon, il va devenir un cador. La voilà la grosse trouvaille de Toto. Du jour où il lui a fait confiance, l'O.M. n'a plus perdu. Et dire qu'on l'avait sous la main depuis sept ans ! »

Effectivement, André Moulon, qui s'est imposé en moins de quatre mois comme l'un des meilleurs arrières centraux de Division II, a dû attendre l'âge de 27 ans pour avoir enfin sa chance.

Et Sansonetti ? Les Marseillais le tiennent pour le meilleur finisseur que l'on ait connu depuis le prestigieux Andersson. Etienne est le premier buteur de l'équipe et son sens du réalisme n'a d'égal que son tempérament de gagneur.

Il lui a d'ailleurs fallu une bonne dose de volonté pour réussir à s'imposer, car le public du stade-vélodrome, toujours versatile, le fustige aussi vite qu'il le porte aux nues. C'est là le lot de tous les puncheurs. Mais Etienne, à 25 ans, a encore l'avenir devant lui, et il doit confirmer l'opinion des techniciens qui assurent que « Sanso » deviendra l'un des plus sérieux « démantibuleurs de défense » français.

Il y a aussi Max Alauzun, qui rappelle le grand Roger Scotti, Régis Bruneton qui est un peu le symbole de l'O.M. moderne. Le blond Régis s'est déjà imposé, à 23 ans, parmi les meilleurs demis de France. Ce pur produit du club gagnera encore au contact des grands de Division I.

Et il y a encore Henri Leonetti, « Pepito » Pavon, l'Espagnol de La Ciotat, qui est sans doute le plus petit footballeur professionnel du territoire avec ses 1,56 m, mais qui n'en est pas moins, par sa subtilité, un sérieux espoir. De leur côté, les Bordère, Dogliani, Tassone, Escale, Rué, Royer sont déjà prêts à assurer la relève pour faire de leur club, comme on dit sur le Vieux Port, un grand, un vrai « O.M. marseillais ».

Toute la jeunesse de l'O.M. Ci-dessus, de g. à dr. : Moulon, Bruneton, Sansonetti et Leonetti, quatre recrues de marque pour la Division I.

« Maître Panisse » parle football sur le Vieux Port avec les « minots » de l'O.M. De gauche à droite : Moulon, Sansonetti, Tassonne, Leonetti et Bruneton.

Les conseils de l'ancien aux nouveaux. Roger Scotti (au centre), ex-gloire du club, « poule O.M. » avec Sansonetti et Bruneton.

UN REPORTAGE DE VICTOR SINET • PHOTOS ROBERT LEGROS

BORDEAUX

Les Girondins veulent devenir un grand club et la municipalité n'a pas voulu être en reste avec les dirigeants du club. Le Stade municipal fait donc peau neuve sous des tonnes de peinture. et un éclairage ultra moderne va bientôt le faire vivre la nuit.

SUR LA ROUTE DU REAL

Les Girondins (ci-dessus) ont le sourire après leur retour en Division I. Courtin, Navarro, Calleja, Robuschi, Moevi et Brahim (de gauche à droite) préparent leurs vacances en se détendant avant la reprise des hostilités.

MM. Bakrim, directeur sportif ; Maury, vice-président ; Martin, président général ; Laurent, président du Comité de gestion Football, ont rendu, en deux ans, Bordeaux à la Division I.

UN REPORTAGE DE JACQUES THIBERT
PHOTOS JACQUES BOISLÊME

BORDEAUX. — A quelques kilomètres de Bordeaux, passé Mérignac, sur la route des vacances, un chemin encastré entre deux haies, un « petit » domaine de 32 hectares, un pavillon charmant noyé dans la verdure, un énorme chêne de trois ou quatre siècles : les Girondins vous présentent leur nouveau quartier général. C'est le premier pas du nouveau comité décidé à frapper fort et à donner à Bordeaux, troisième ville de France, l'une des trois plus grandes équipes françaises.

Tout, à Bordeaux, concourt à la réussite de ce plan hardi et raisonnable à la fois. La Gironde, c'est déjà le soleil et l'accent chantant du Midi, mais c'est, en plus, le sérieux et le goût des affaires bien menées. Quatre hommes, depuis deux ans, ont pris en main les destinées des Girondins : MM. Martin, président général ; Laurent, président du Comité de gestion du football ; Maury, vice-président ; Bakrim, directeur technique. Tous quatre sont des hommes d'affaires, passionnés de sport et de football mais ils ont l'immense mérite d'avoir les pieds sur terre et, en toutes circonstances, une saine vision de la situation. Ils apportent donc à la gestion des Girondins les mêmes principes et la même rigueur que dans leurs entreprises.

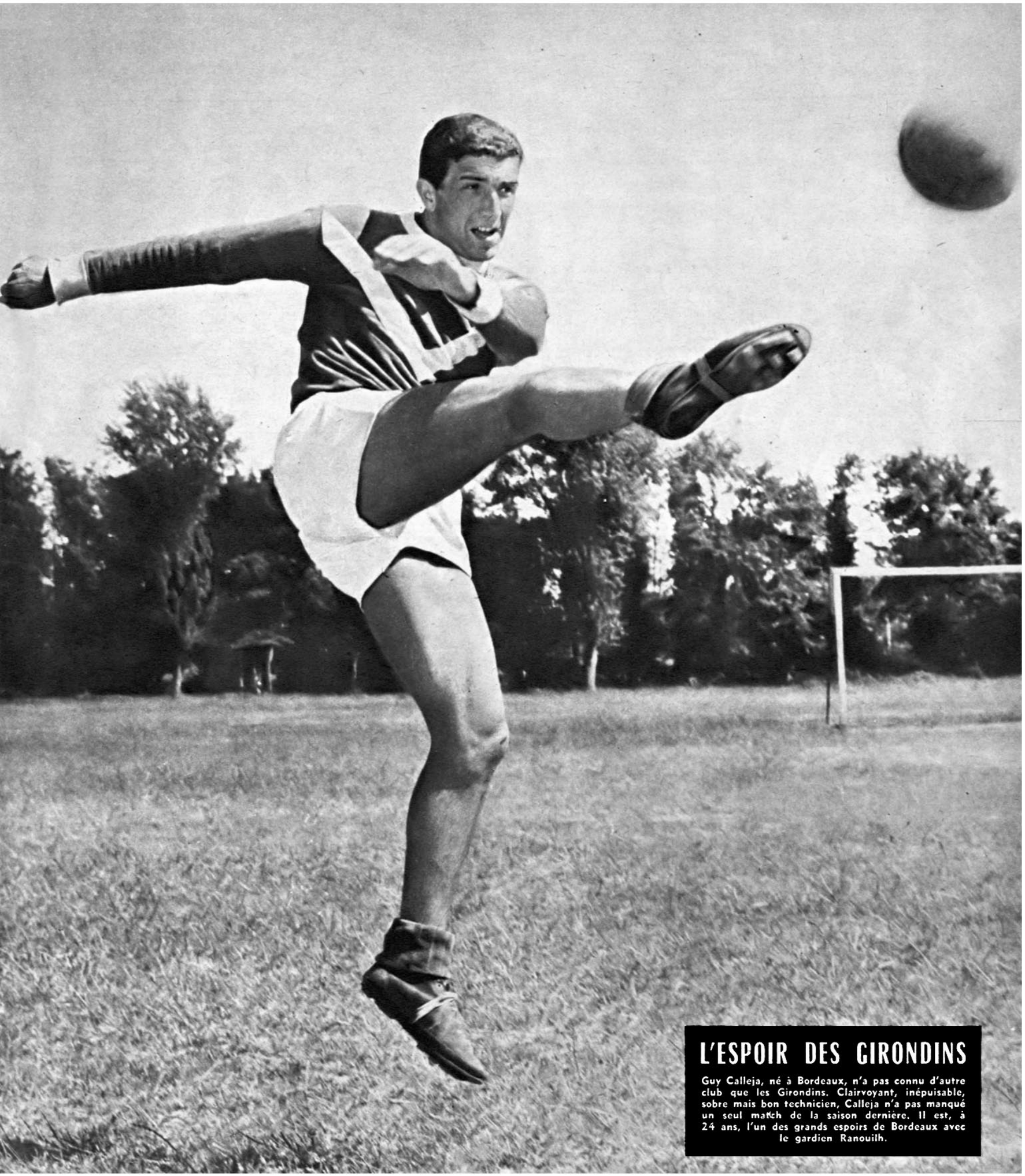
En deux ans, ils ont remis le club sur une voie nouvelle, assaini la trésorerie, modifié l'esprit en se séparant des brebis galeuses, retrouvé la sympathie du public et de la municipalité. Et aussi la Division I ! Ils veulent maintenant recréer un grand club sur des bases solides et ils ont établi un programme séduisant déjà sérieusement ébauché.

FINANCES

150 millions presque trouvés

Avant de voler de ses propres ailes et d'équilibrer son budget, le club doit faire face immédiatement à ses nouvelles responsabilités. Il lui faut pour cela de l'aide, des garanties et des moyens. La municipalité bordelaise a, la première, exprimé sa sympathie et sa bienveillance en accordant un prêt de 80 millions (remboursable par pourcentage sur les recettes) et en votant l'installation de l'éclairage du stade. Les dirigeants des Girondins ont aussi obtenu un prêt privé de 20 millions et ils estiment qu'en trouvant 50 autres millions, ils pourront remplir de façon satisfaisante la première partie de leur programme.

Mais, suivant leur propre définition, les dirigeants bordelais ne veulent pas faire des Girondins « une petite chapelle » et ils envisagent d'appeler au Comité de gestion des personnalités de tous les milieux, de toutes les activités économiques pour faire du club le porte-drapeau de la région. M. Chaban-Delmas, président de l'Assemblée Nationale et maire



L'ESPOIR DES GIRONDINS

Guy Calleja, né à Bordeaux, n'a pas connu d'autre club que les Girondins. Clairvoyant, inépuisable, sobre mais bon technicien, Calleja n'a pas manqué un seul match de la saison dernière. Il est, à 24 ans, l'un des grands espoirs de Bordeaux avec le gardien Ranouilh.

de Bordeaux, estime que les Girondins sont un moyen valable pour l'expansion bordelaise, et tous les représentants des Pouvoirs Publics, du préfet de la Gironde au président de la Chambre de Commerce en passant par le maire de Mérignac, l'ont parfaitement compris.

INSTALLATIONS

du neuf et du solide

Le stade municipal de Bordeaux, qui a l'énorme avantage de n'être qu'à dix minutes du centre de la ville, fait peau neuve et prépare, lui aussi, son retour parmi les grands. Une petite armée de maçons et de peintres perdus dans les travées et les couloirs ou pendus aux façades lui rend actuellement un aspect et une blancheur perdus depuis quelques années. Mais la plus belle réalisation va être l'installation pour nocturnes. Le stade dispose, à l'entrée et à la sortie de chaque virage, d'une tour destinée aux radio-reporters et aux cameramen, tour dans laquelle sera logé un pylône escamotable en plein jour pour ne pas rompre l'harmonie générale. Quant à la luminosité au sol, son intensité sera le double du minimum fixé par la Ligue Nationale. Cette installation — l'une des plus belles d'Europe — devrait être terminée au début de la saison prochaine et l'Inter de Milan, le Real Madrid et peut-être Benfica seront conviés à l'inauguration.

La nouvelle propriété acquise par les Girondins près de Mérignac est destinée à devenir le lieu d'entraînement et le club-house des joueurs. Dans un cadre ravissant, son étendue va permettre l'installation de terrains de football, de basket, de salles pour les différentes sections du club. En attendant la réalisation de ce grandiose projet, les footballeurs vont trouver, au domaine de Rocquevielle, de l'air pur et de la tranquillité.

EFFECTIFS

un champion du monde

Depuis l'arrivée de Salvador Artigas et des nouveaux dirigeants, quinze joueurs ont quitté les Girondins. Artigas et Bakrim, à l'autorité souriante mais ferme, se sont employés à écarter les esprits douteux et ont réussi à créer une saine ambiance qu'ils veulent conserver à tout prix. Pour eux, un joueur aux qualités techniques certaines, c'est bien, un joueur à la moralité parfaite, c'est encore mieux. C'est dans cet esprit que s'effectue actuellement le recrutement des dirigeants bordelais qui veulent, par trois ou quatre transferts, améliorer le niveau technique de leur équipe et la préparer à une saison sans histoire en Division I. Voilà pourquoi le Brésilien Didi sera Bordelais la saison prochaine, tout comme le Niçois Chorda.

Décidés à renforcer leur effectif, les dirigeants bordelais ne veulent pas se séparer de leurs joueurs de classe. Laurent Robuschi et Guy Calleja, contactés bien sûr par d'autres clubs, resteront au moins un an encore... et ils n'auront pas à s'en plaindre. Quant aux jeunes, ils sont nombreux, et les matches en nocturne doivent aider à les épanouir.

PUBLIC

la fidélité récompensée

Le public bordelais, connaisseur et passionné lorsque cela en vaut la peine, est surtout un public fidèle. Songez qu'en Division II, la moyenne de spectateurs à Bordeaux a été, la saison dernière, de 10 100, et supérieure à celle de Reims en Division I. Bien que cela n'ait guère rapporté au club, cette fidélité est tout de même de bon aloi.

La nouvelle loi du non-partage des recettes ouvre des horizons nouveaux aux Girondins et doit compenser l'accroissement des charges. Les dirigeants comptent la saison prochaine sur une moyenne de 15 000 spectateurs. Mais ils ne veulent pas augmenter sensiblement les prix des places comme le règlement leur en donne le droit. Saint-Etienne mis à part, c'est à Bordeaux que les places sont les moins chères. Elles le resteront donc : 2,50 NF pour les praticables, 3,50 NF pour les virages, 5 NF pour les tribunes, 7,50 NF pour la tribune d'honneur.

Le grand projet des Girondins est de permettre à tous les Bordelais de venir au stade. Le système des abonnements va donc être étendu à toutes les catégories. Par exemple, pour 30 NF par trimestre, un spectateur aura une place numérotée de virage (place assise et abritée, rappelons-le) ; pour 40 NF, une place de tribune. D'autre part, la municipalité est d'accord pour installer des praticables qui porteront la capacité du stade de 23 000 à 33 000 places.

Il existe à Bordeaux un « club des dix mille », club de supporters qui s'emploie à créer un climat de sympathie en faveur du club. Totalement indépendant, bien sûr, il a proposé une aide financière de 250 000 NF aux Girondins, qui sont d'accord pour une formule de prêt sur joueur.

Bordeaux et la Gironde vont donc retrouver le grand club qu'ils méritent grâce à une équipe de dirigeants qui sortent des sentiers battus sans toutefois se lancer dans de dangereuses opérations. Soutenu par la municipalité, soutenu bientôt par toutes les branches de l'économie bordelaise, soutenu surtout par son public, le club des Girondins repart donc sur des bases solides avant de devenir le grand club qu'il mérite d'être. Pour le plus grand bien du football français !

Une armée de peintres a envahi les travées et remet à neuf le Stade. Tout sera prêt pour le coup d'envoi de la prochaine saison en Division I.

HENRI GERMAIN :

TOUJOURS PRENEUR AU BANCO DU FOOTBALL !

A Rilly-la-Montagne, Henri Germain, homme d'affaires et président de la première équipe de France.

Une coupe, au bar personnel du plus heureux des dirigeants... et le sourire de Madame.

Cette terre champenoise et ces vignes ont vu naître H. Germain, qui a gardé l'amour du terroir.

UN REPORTAGE DE JEAN CORNU
PHOTOS AIMÉ DARTUS

HENRI GERMAIN : TOUJOURS PRENEUR AU BANCO DU FOOTBALL !

« Si le Stade de Reims devait un jour tomber au deuxième plan, je préférerais me retirer ». C'est pourquoi Henri Germain tient son club à bout de bras, l'obligeant, en quelque sorte, à conquérir le titre une année sur deux — il fut six fois champion en treize ans — entrant dans de violentes colères lorsque ses joueurs semblent ne pas répondre à son attente, étant prêt à tout leur accorder lorsque le but est atteint.

La lutte que mène cet homme pour maintenir son équipe au sommet du football français est épuisante. Il la mène presque seul, avec une poignée d'amis. Les Rémois aiment bien leur équipe, ils en sont fiers, mais dans le stade, ils ne se retrouvent pas tellement nombreux, en tout cas pas en nombre suffisant pour assurer la vie — confortable — de leur équipe. Mais Henri Germain est solide, massif; il a les épaules larges, le cou impressionnant du lutteur : les défis de la vie ne lui font pas peur.

2 millions de bouteilles de champagne

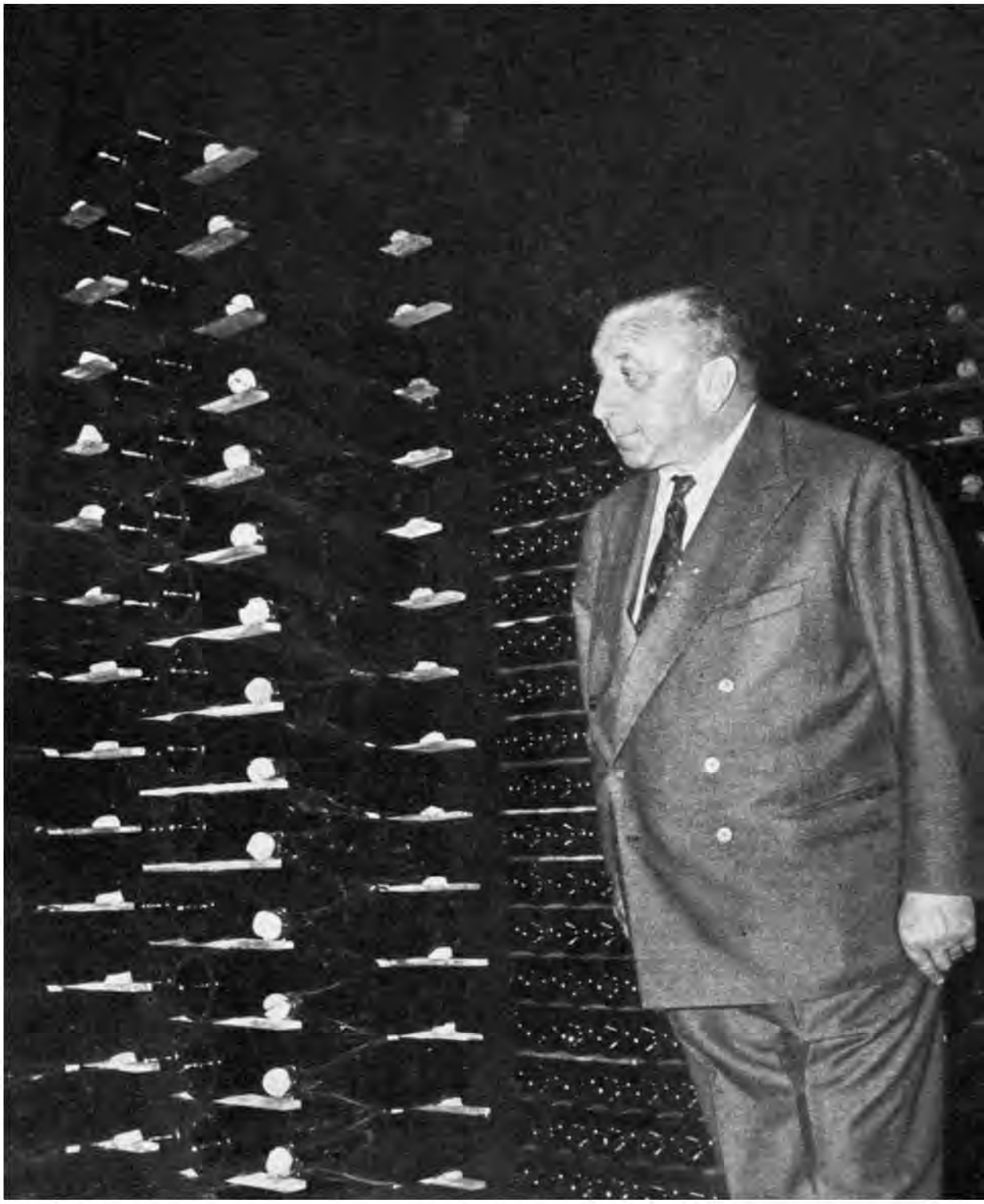
A 55 ans, l'homme est dans la force de l'âge. Il a une activité prodigieuse. A la tête d'une importante maison de champagne que son père lui a léguée mais qu'il a développée, il en est à la fois le patron et le premier représentant. Chaque année, il expédie dans le monde entier plus de deux millions de bouteilles de champagne.

A Rilly-la-Montagne, à 12 km de Reims en direction d'Epernay, où, dit-on, commence la « montagne de Reims », il habite, tout près de ses vignes et de ses caves, un véritable petit château dans un parc admirablement tracé, à la Le Nôtre, où il doit faire bon se reposer près de la pièce d'eau ou de la grotte par les chauds après-midi de juin. Henri Germain, pourtant, n'a pas le temps de profiter de ce confort. Tôt levé, il reste toute la matinée à son bureau — vaste pièce où les ferronneries d'art apportent une note cossue et où les deux téléphones qui sonnent souvent donnent une idée du rythme auquel tourne la maison — puis il part pour Reims, pour « son » football auquel, assurent ses amis, il consacre plus d'heures encore qu'à ses propres affaires. Ou alors il est à Paris, ou en tournée dans toute la France et même à l'étranger. Il ne s'arrête pour ainsi dire jamais : il dort peu, mais la fatigue n'a pas de prise sur lui ; il possède d'étonnantes facultés de récupération.

S'il a horreur de la pêche — « assis des heures sans bouger, très peu pour moi ! » — il adore la chasse ; cependant, il n'y va que rarement. Presque toujours avec ses joueurs, car aucun dirigeant ne

La réplique de tous les trophées conquis par les Rémois figurent dans une vitrine de la luxueuse résidence de Rilly.

Henri Germain est très fier de son chenil auquel il rend une visite quotidienne.



Deux millions de bouteilles : le champagne H. Germain est une marque célèbre dans l'Europe entière.

se tient aussi près que lui de ses footballeurs. Raymond Kopa nous disait : « Au Real, je connaissais surtout M. Saporta. Je ne voyais que très rarement — à l'occasion des très grands matches, en général — M. Bernabeu, si bien que je ne sais pas grand-chose du président du Real, alors qu'à Reims nous avons surtout affaire avec M. Germain, dont nous n'ignorons aucun trait de caractère. Nous savons tous de quoi nous lui sommes redevables ».

Cartes sur table

Redevables ? Hé oui, M. Germain est si bon. Quelqu'un peut-il se targuer de mieux connaître que Batteux le président du Stade de Reims ? Alors, écoutez Albert :

« *Le plus grand trait de caractère de M. Germain, c'est la bonté.*

On le dit coléreux, car il tempête parfois au soir de nos défaites. En ces occasions, il se force : il n'est pas fait pour se fâcher ; il n'aime pas faire de la peine, tout reproche le gêne, mais il pense que c'est une mode. Ensuite, il est ennuyé et il reconnaît même les torts qu'il n'a pas.

Voilà vingt-cinq ans que je suis au Stade de Reims, vingt-cinq ans que je le connais. Je puis affirmer que :

1° Une collaboration avec M. Germain est toujours amicale.

2° Si M. Germain a son idée sur tout, il accepte la discussion et se rend aux arguments qui lui semblent convaincants.

3° Lorsqu'il y a eu un incident, un accrochage, la paix revenue il a tout effacé, plus aucun doute ne subsiste dans son esprit. Il ignore les cachotteries et les rancunes. Avec lui, on joue cartes sur table. »

Un « oui » qui coûte 12 millions

Henri Germain n'aurait pas développé ses affaires avec autant de bonheur, n'aurait pas fait du Stade de Reims la première équipe de France, s'il ne possédait un extraordinaire esprit d'entreprise. Il semble que ce soit l'homme des grandes idées, des grandes tâches, que la médiocrité déçoit, irrite.

Il sait que son équipe ne peut vivre dans le train-train rémois, qu'elle a besoin de ressources extérieures. Pourtant, lorsque l'assemblée des clubs a proposé que chacun garde, à partir d'août prochain, ses recettes et ne partage plus avec l'adversaire, lui qui ne fait pas recette avec les autres mais qui fait celle des autres, a déclaré tout de suite : « *Banco, j'accepte* ».

Cette seule acceptation lui coûte au moins 120 000 NF par an.

« *Pour l'instant*, dit-il, *la Municipalité compensera ce manque à gagner ; mais, dans mon esprit, cette aide doit être transitoire.*

J'ai toujours été un fervent partisan du championnat d'Europe. Je le suis plus que jamais. J'ai failli m'étrangler quand j'ai appris que notre projet — « *Racing-Reims* » — *de Criterium International n'avait obtenu qu'une voix de majorité au Comité de la Ligue. On dirait que le football français ne sait pas voir son intérêt.*

Le grand projet

En tout, il faut du nouveau et des progrès : je suis pour le neuf et le progrès.

Quand on me dit : tu soutiens les projets qui te conviennent, je réponds : non ; je travaille pour le football français. S'il y a chaque année deux places pour des équipes françaises dans un championnat d'Europe, il y aura grande et saine émulation au sein du championnat de France : Nîmes, Lens, Nancy... toutes les équipes pourront espérer participer à ce championnat européen qui leur apportera les ressources qui leur sont nécessaires.

Quant à Reims, il doit devenir plus que le Stade de Reims. Il représente une ville, une région. Il devrait être le club de la Champagne. Il devrait avoir une grande équipe et jouer à Paris si besoin est. Je ne veux pas « tirer les cordons de sonnettes » mais je veux rendre Reims encore plus grand qu'il n'est ».

Voilà quelques années, M. Germain avait pensé pouvoir poser des jalons sur le terrain du Red Star. L'affaire fit long feu. Aujourd'hui, il songe à une alliance à plus ou moins long terme avec un club parisien. Quand le Stade aux 100 000 places sera construit, il faudra bien essayer de le remplir quelquefois. Qui sait si le Racing et le Stade y arriveront seuls ?

Football MAGAZINE

A POSÉ 10 QUESTIONS AU TRANSFERT LE PLUS EXTRAORDINAIRE DE L'ANNÉE

LUCIEN MULLER VEUT FAIRE MENTIR RAYMOND KOPA

QUELLES sont les pensées intimes de Lucien Muller au moment où il quitte le Stade de Reims pour le Real Madrid ! Pour le savoir MAX URBINI a interrogé le futur coéquipier de Di Stefano... après lui avoir fait revêtir pour la première fois le maillot du onze madrilène.

● N'avez-vous aucun regret de quitter le Stade de Reims qui a fait de vous un champion de France ?

On ne s'en va pas d'un club comme le Stade de Reims sans un petit pincement au cœur ! Je dois beaucoup au club que dirige si bien le président Henri Germain et je laisse de nombreux amis dans une ville où les footballeurs sont des enfants gâtés. Je me sépare aussi de mon meilleur camarade, de Jean Wendling, avec qui j'ai joué à Strasbourg et à Toulouse avant de venir à Reims. Savez-vous qu'il aurait pu, lui aussi, être transféré au Real et y faire une très belle carrière ? Le destin nous sépare... mais nous nous retrouverons peut-être un jour.

● Que représente pour vous ce transfert du Stade de Reims au Real Madrid ?

C'est un coup de chance inespéré. Jouer au Stade de Reims est l'ambition de tous les footballeurs français. Jouer au Real Madrid est le rêve de tous les footballeurs du monde ! Je ne réalise pas encore très bien ce qui m'arrive. Et pourtant, je viens de revêtir pour la première fois le maillot de mon nouveau club grâce à « Football Magazine »...

A Reims, je gagnais fort bien ma vie. Au Real, je vais décupler mes appointements après avoir reçu une prime de transfert... si belle que je préfère n'en pas parler. Autrement dit, je suis à la veille de faire mon métier dans les meilleures conditions possibles sans me poser aucun problème financier. N'est-ce pas l'ambition de tous les hommes ? Et combien parviennent à la satisfaire ?...

● Connaissez-vous les intentions « techniques » du Real à votre égard et comment concevez-vous votre rôle ?

J'ignore tout des projets me concernant... et je dois avouer que cela ne m'inquiète guère. Si le Real m'a engagé, c'est qu'il m'estime sans doute capable de tenir une place importante. Elle se situera certainement au milieu du terrain, comme demi ou inter. De toute façon, je tenterai de m'extérioriser le mieux possible. En football, ce sont les hommes qui font le jeu et non les systèmes qui définissent les personnalités. On l'oublie trop souvent et la qualité s'en ressent ! Je montrerai donc tout ce que je sais faire et mes dirigeants décideront.

● Avez-vous eu un entretien particulier avec Albert Batteux au sujet de vos chances de réussite en Espagne ?

Oui, mais il a été très bref. Albert Batteux est très content pour moi car, selon lui, une expérience dans une équipe comme le Real doit être passionnante. Il souhaite, sans trop le dire, que je reste en rapport étroit avec lui. Je ne manquerai pas de le faire...

● Que vous a dit Raymond Kopa, votre prédécesseur dans l'équipe madrilène ?

Tout d'abord qu'il ne pouvait rien m'arriver de mieux ! Pour Raymond, le footballeur est une chose sacrée au Real. On ne lui refuse rien dans la mesure où il donne tout. Raymond m'a assuré aussi que les rapports entre joueurs étaient chaleureux, les responsables ayant les moyens de faire disparaître toute jalousie. Comment me voit-il au Real ? Très à l'aise sur le plan technique, mais surpris et gêné par le rythme et la dureté de tous les matches. Son opinion est raisonnable car il connaît bien la question. Mais je me charge de lui montrer que Muller sait changer de vitesse et se battre comme un lion !

● Avez-vous déjà discuté sérieusement « football » avec un ou plusieurs joueurs du Real ?

Je n'ai bavardé longuement qu'avec Puskas parce qu'il parle aussi bien l'allemand que moi. C'est un type formidable avec lequel toutes les discussions techniques sont fructueuses. J'espère bénéficier de sa précieuse expérience.

● Que pensez-vous de Di Stefano tel qu'il a été et tel qu'il est aujourd'hui ?

J'enfonce une porte ouverte en répétant que personne n'a mieux compris et exprimé le football sur le plan individuel et collectif. Di Stefano a tout fait dans sa carrière: Il a marqué des buts du gauche, du droit, de la tête. Il en a fait marquer des centaines et des centaines... et il en a peut-être évité autant par son omniprésence. Oui, Alfredo a donné aux footballeurs du monde entier l'exemple de la classe au service de l'équipe. Et il continuera longtemps encore... Quelle joie pour moi de jouer bientôt à son côté !

● Comme Kopa, à son époque, espérez-vous jouer en équipe de France pendant votre séjour au Real ?

C'est évident. Je n'ai pas encore demandé au Real cette faveur, mais je ne pense pas qu'il me la refusera. Une question pourtant : M. Verriest pensera-t-il encore à moi ?

● Vous êtes Alsacien. Ne redoutez-vous pas un peu la vie espagnole et une longue période d'adaptation ?

Pas le moins du monde car je me sens toujours à l'aise dans le Midi et au soleil. J'aime aussi les gens joyeux et enthousiastes ! La preuve : avant mon transfert, j'avais décidé d'aller en voyage de noces sur la Costa Brava... J'irai et je me rendrai ensuite directement dans la capitale espagnole pour voir l'appartement que le Real a déjà retenu pour moi.

● Que souhaitez-vous le plus pour la la saison 62-63 ?

Une rencontre Real-Reims en Coupe d'Europe pour montrer ce que je suis devenu dans l'équipe de club la plus en vue de la terre.

DI STEFANO L'A EXIGÉ

Quand les dirigeants du Real Madrid ont demandé à Alfredo Di Stefano de choisir un joueur de Reims, pour la prochaine saison, il a répondu sans hésiter : « Muller ! »

« FOOTBALL MAGAZINE » vous présente en exclusivité la première photo de Muller avec le maillot du Real Madrid.

PHOTO AIME DARTUS.

COUPE DU MONDE 62

LA GUERRE DE SANTIAGO

SANTIAGO DU CHILI. — La Coupe du Monde 1962 commence dans la violence. A Arica, Soviétiques et Yougoslaves se rendent coup pour coup. Les premiers gagnent, mais laissent deux hommes sur le champ de bataille : l'ailier Metreveli, et l'arrière Doubinski, qui ne pourra plus rejouer au football. A Vina del Mar, les Tchécoslovaques arrachent la victoire aux Espagnols après un combat sans nom. A Santiago, c'est pire encore. Appuyés par une foule déchaînée, les Chiliens se sentent tout permis. Les Italiens perdent leur sang-froid et l'arbitre son autorité. C'est une véritable guerre ouverte, dont notre document donne toute la mesure. Elle provoqua la perte de la squadra azzurra.

PHOTOS DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL ANDRÉ LECOQ.

COUPE DU MONDE 62 CHILI

LA GRANDE PEUR DU BRÉSIL

Quand Pelé est là, le Brésil ne se pose aucun problème car son chef de file fait la différence « quand il le veut ». Comme devant le Mexique (notre photo couleur). Mais quand Pelé n'est pas là, le Brésil tremble. Comme devant la Tchécoslovaquie où le premier joueur du monde s'écroule, victime d'une déchirure à l'aine. Sans lui, le Brésil redevient une équipe vulnérable. Heureusement, Amarildo est là pour assurer la qualification aux quarts de finale, grâce aux précieux conseils de son maître...

De haut en bas : les Yougoslaves, bourreaux de la Colombie : l'inter gauche Galic (au centre) lobe Sanchez ; l'avant centre Jerkovic (au centre) tire en force et marque ; l'ailier gauche Melic (au centre) charge Sanchez avant de réussir le but. La Yougoslavie obtient ainsi le score record (5-0).

1/8 DE FINALE TRIOMPHE DE L'EUROPE DE L'EST

GROUPE I

U.R.S.S. ET YOUGOSLAVIE

SIGNÉ IVANOV ET GALIC

L'U.R.S.S. est la terreur du groupe dit « du désert », celui d'Arica à quelque 2.000 kilomètres de Santiago. Elle remporte effectivement la première place après trois épreuves de style différent :

● **CELLE DE LA VIOLENCE contre la Yougoslavie qui veut prendre sa revanche de la Coupe d'Europe des Nations 60 et emploie « tous les moyens ». Sekularac a le but de la victoire au bout du pied mais Yachine fait un miracle. Cet échec énerve la Yougoslavie et rassure l'U.R.S.S. Et au bout d'un choc de tout premier ordre, Ivanov et Ponedelnik font la différence en faveur des Soviétiques qui déplorent, hélas ! la grave blessure de leur arrière Doubinski.**

● **CELLE DE L'AUDACE face à la Colombie qui a déjà montré son savoir-faire en perdant de peu contre l'Uruguay. Les Soviétiques, Ivanov en tête, s'amusent pendant un bon quart d'heure et mènent 3-0. On les croit alors capables de réussir le score record de la Coupe du monde. Mais la Colombie leur réserve une deuxième mi-temps renversante puisqu'en neuf minutes elle trouve le moyen d'égaliser à 4-4 grâce au trio Coll-Rada-Klinger dont on n'entendra peut-être jamais plus parler ! Mieux encore : elle rate d'un rien le plus incroyable des succès...**

● **CELLE DU « VA-TOUT » devant l'Uruguay qui abat sa dernière carte. Là, les Soviétiques sont constamment en difficulté. Après avoir mené 1-0 (Mamikine), ils se sont rejoints à la marque (Sasia) et n'arrachent la victoire que deux minutes avant la fin, grâce à Ivanov... oui, Ivanov, toujours là au bon moment, Ivanov à qui l'U.R.S.S. doit en grande partie son accession aux quarts de finale.**

LA YOUGOSLAVIE obtient le n° 2. Battue par l'U.R.S.S. elle se rachète magnifiquement contre l'Uruguay sous l'impulsion d'un Sekularac qui joue le meilleur match de sa carrière. Puis, forte de la leçon soviétique, elle « exécute » la Colombie avec un Galic transcendant, un inter gauche non seulement auteur de deux buts mais aussi le plus en verve sur le terrain.

30 mai	Uruguay bat Colombie	.....	2-1
31 mai	U.R.S.S. bat YOUGOSLAVIE	.....	2-0
2 juin	YOUGOSLAVIE bat Uruguay	....	3-1
3 juin	U.R.S.S. et Colombie	.....	4-4
6 juin	U.R.S.S. bat Uruguay	.....	2-1
7 juin	YOUGOSLAVIE bat Colombie	.....	5-0

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. U.R.S.S.	5	3	2	1	0	8	5
2. Yougoslavie	4	3	2	0	1	8	3
3. Uruguay	2	3	1	0	2	4	6
4. Colombie	1	3	0	1	2	5	11

25 BUTS MARQUES par : 1. IVANOV (U.R.S.S.) 4; 2. Galic et Jerkovic (Yougoslavie) 3 ; Ponedelnik (U.R.S.S.) et Sasia (Uruguay) 2 ; 6. Chislenko, Mamikine (U.R.S.S.), Melic, Skoblar (Yougoslavie), Cabrera, Cubillas (Uruguay), Zuluaga, Aceros, Coll, Rada, Klinger (Colombie).

Ci-dessus : l'avant centre soviétique Ponedelnik (n° 19) secoue sévèrement les défenseurs uruguayens.
A droite, de haut en bas : le mur de l'U.R.S.S. est fort bien fait... heureusement, car dans le match contre l'Uruguay Yochine est sérieusement menacé avant de perdre le contrôle de ses nerfs et d'être rappelé à l'ordre par l'arbitre italien Gionni.
A gauche : le premier blessé de la Coupe du monde, le Soviétique Doubinski, qui est peut-être perdu pour le football.

Haller (ci-dessus) et Seeler (ci-dessous) symbolisent à merveille le football de force de l'Allemagne qui ne laisse aucune chance aux joueurs suisses (culotte blanche), courageux mais dépassés par les événements.

Eschmann (au centre) tente l'impossible pour la Suisse contre le Chili. En vain... Et, au match suivant, il sera mis définitivement hors de combat par l'Allemand Szymaniak.

COUPE DU MONDE 62
CHILI

GROUPE II

ALLEMAGNE ET CHILI

COMME SEELER ET LEONEL SANCHEZ

L'ALLEMAGNE parvient en quart de finale pour la troisième fois consécutive en Coupe du monde. Elle confirme son organisation et sa solidité en concédant un match nul et en remportant deux victoires indiscutables :

● LE MATCH NUL, c'est contre une formation italienne repliée sur elle-même et ne cherchant qu'à partager les points. Le jeu est sévère, serré, d'une apre beauté, surtout dans sa première partie. L'Allemagne imite la tactique transalpine pour mieux la contrer... et les deux adversaires obtiennent le résultat désiré.

● LE PREMIER SUCCES, c'est devant une formation suisse toujours courageuse mais limitée et à qui la blessure d'Eschmann (fracture du péroné) enlève un atout maître en attaque. Ce succès est sans éclat. Il est amorcé par Bruells et conclu par Seeler après une longue période de piétinement dans un système défensif bien connu (le verrou).

● LA DEUXIEME VICTOIRE, c'est aux dépens du Chili, incapable de forcer une défense très stricte, touché moralement par un penalty de Szymaniak et achevé sur un tir de Seeler toujours là au moment du k.-o.

LE CHILI se classe second à la grande joie de « tout un peuple », celui qui lui donne un enthousiasme sans bornes. Comme pour le match relativement facile contre la Suisse et surtout pour le choc contre l'Italie. Là, toutes les passions débordent. Les spectateurs chiliens en veulent « à mort » aux Italiens parce qu'un journaliste transalpin a rédigé un article jugé déplacé sur la vie au Chili. Dans une ambiance surchauffée les Azzurri perdent le contrôle de leurs nerfs. Ils rendent coup pour coup et ne pensent plus qu'à cela. L'arbitre anglais, M. Aston, expulse David et Ferrini... oublie les coupables chiliens et c'est un succès follement acclamé après une guerre ouverte qui fait la honte de la Coupe du monde 62. Non, le football ce n'est pas ça...

30 mai	CHILI bat Suisse	3-1
31 mai	ALLEMAGNE et Italie	0-0
2 juin	CHILI bat Italie	2-0
3 juin	ALLEMAGNE bat Suisse	2-1
6 juin	ALLEMAGNE bat CHILI	2-0
7 juin	Italie bat Suisse	3-0

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. ALLEMAGNE	5	3	2	1	0	4	1
2. Chili	4	3	2	0	1	5	3
3. Italie	3	3	1	1	1	3	2
4. Suisse	0	3	0	0	3	2	8

14 BUTS MARQUES par : 1. SEELER (Allemagne), L. Sanchez, Ramirez (Chili), Bulgarelli (Italie), 2 ; 5. Bruells, Szymoniak (Allemagne), Toro (Chili), Wuetrich, Schneiter (Suisse), Mora (Italie).

Fernando Riera est soucieux ! Le Chili a été surpris par la puissance allemande. Mais la qualification est tout de même assurée...

Mora tire à bout portant et marque le premier des trois buts de l'Italie, qui sauve la face contre la Suisse.

COUPE DU MONDE 62 CHILI

GROUPE III

BRÉSIL ET TCHÉCOSLOVAQUIE

SAUVÉS PAR AMARILDO ET MASOPUST

Amarildo, le remplaçant de Pelé, pleure de joie et salue la foule de Vina del Mar : il a marqué les deux buts qui ont assuré la victoire du Brésil sur l'Espagne et valent une place en quart de finale.

LE BRESIL, grand favori de l'épreuve, doit planer à Vina del Mar, dans le groupe le plus facile. Mais ce n'est qu'après avoir tremblé jusqu'au dernier jour que les champions du monde remportent la première place... et restent invaincus.

● **ILS DOUTENT d'eux-mêmes contre le Mexique qu'ils abordent avec l'équipe de Suède (Zozimo remplaçant Bellini) et en petite forme. Devant les Mexicains, très regroupés en défense avec leurs deux demis à la hauteur des trois arrières, impitoyables dans leurs tacles et souvent irréguliers, les Brésiliens ne trouvent la faille qu'en deuxième mi-temps. Encore faut-il que le roi Pelé se déchaîne et marque le but décisif après avoir offert le premier à Zagalo.**

● **ILS ONT PEUR contre la Tchécoslovaquie où ils perdent Pelé après 25 minutes de jeu, Pelé qui se fait une déchirure musculaire en déclenchant un tir terrible sur le poteau. Devant une équipe tchèque remarquablement organisée et un Masopust qui éclipse Didi, l'équipe brésilienne sans Pelé se désorganise, flotte dangereusement et est tout heureuse de s'en tirer avec un match nul 0-0.**

● **ILS TREMBLENT encore contre l'Espagne qui joue son va-tout sans Di Stefano, Suarez, Del Sol ni Santamaria. Les Espagnols jouent leur meilleur match, ouvrent le score par Adelardo en première mi-temps et conservent cet avantage jusqu'à un quart d'heure de la fin. Mais Amarildo, le remplaçant de Pelé, se réveille au bon moment et en marquant 2 buts qualifie définitivement le Brésil.**

LA TCHECOSLOVAQUIE, que l'on n'attendait qu'à moitié, se qualifie en fait dès le premier jour en battant de justesse l'Espagne (1-0), grâce à un jeu collectif presque parfait et une condition physique impeccable.

Contre le Brésil, elle justifie ses prétentions en obtenant un match nul très mérité (0-0) mais, sûre de sa qualification, se met ensuite en « roue libre » contre le Mexique (1-3).

30 mai	BRESIL b. Mexique	2-0
31 mai	TCHECOSLOVAQUIE b. Espagne	1-0
2 juin	BRESIL et TCHECOSLOVAQUIE	0-0
3 juin	Espagne b. Mexique	1-0
6 juin	BRESIL b. Espagne	2-1
7 juin	Mexique b. TCHECOSLOVAQUIE	3-1

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. BRESIL	5	3	2	1	0	4	1
2. Tchécoslovaquie	3	3	1	1	1	2	3
3. Mexique	2	3	1	0	2	3	4
4. Espagne	2	3	1	0	2	2	3

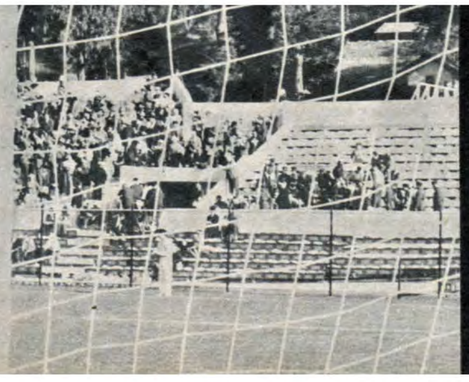
11 BUTS MARQUES par : 1. AMARILDO (Brésil), 2 ; 2. Zagalo et Pelé (Brésil), Stibranyi et Masek (Tchécoslovaquie), Peiro et Adelardo (Espagne), Diaz, H. Hernandez et Del Aguila (Mexique).

La défense de la Tchécoslovaquie est intraitable contre l'Espagne. Puskas (maillot rouge) s'en aperçoit entre Popluhar, Novak et Masopust (de gauche à droite), deux arrières et un demi qui ne reculent devant rien.

L'ART ET LA MANIÈRE DE S'OPPOSER A PELÉ, LE PREMIER ATTA QUANT DU MONDE, L'HOMME QUI GAGNE UN MATCH TOUT SEUL

LES ESPAGNOLS SAVENT COMMENT LE PHÉNOMÈNE GARRINCHA (MAILLOT BLANC) ATTAQUE, DRIBBLE ET FONCE IRRÉSISTIBLEMENT VERS LE BUT

LA COUPE DU MONDE RÉVÈLE AMARILDO, JOUEUR DE SUPER-CLAS SE, TOMBEUR DES ESPAGNOLS ET GRAND COMÉDIEN DU FOOTBALL



ESPOIR ET DÉSESPOIR

Les gardiens se servent de leurs poteaux de plusieurs façons. Le Mexicain Carbajal (à gauche) pour prier avant le coup d'envoi ; l'Espagnol Araquistain (à droite) pour pleurer de rage après le but de la victoire brésilienne.

H. H. K. O.

L'Espagne fait trembler le Brésil, même sans Santamaria, Di Stefano, Suarez ni Del Sol. Mais les illusions du sorcier H. Herrera s'envolent...

UN BUT EN OR

Minute historique dans un stade de Vina del Mar, où les Brésiliens viennent de vivre des minutes angoissantes : Amarildo catapulte le ballon au fond des filets espagnols et assure le triomphe de son équipe. De gauche à droite : Etcheverria (7), Rodri (17), Verges (22), Amarildo (20), Araquistain (à terre), Vava (19) et Gracia.

GROUPE IV

HONGRIE ET ANGLETERRE

MERCI A ALBERT ET FLOWERS

LA HONGRIE prouve qu'elle reste championne du beau jeu et aussi la fine fleur du football européen. Elle continue à faire confiance à sa technique de finesse et de précision, et en se qualifiant aisément, séduit le public chilien.

● SA VICTOIRE DECISIVE, elle la remporte contre une équipe d'Angleterre traditionnelle, mais aussi sur un terrain rendu glissant par la pluie et par un temps froid favorable aux Britanniques. Cette victoire, c'est aussi une leçon de tactique, de sang-froid et d'intelligence. Dominés, les Hongrois cassent le rythme du jeu, gardent la balle et sur deux contre-attaques — Tichy en première mi-temps, Albert en deuxième — battent les Anglais qui ne sauvent l'honneur que sur penalty.

● SA VICTOIRE DU PANACHE, elle la conquiert magnifiquement contre une équipe bulgare dépassée et ramenée à son vrai niveau. Six buts — 3 d'Albert, 2 de Tichy, 1 de Solymosi — viennent récompenser la jeune équipe hongroise qui apporte fraîcheur et clarté dans cette Coupe du monde de la violence.

● SON MATCH DE LA CONSIGNE, elle le joue contre l'Argentine en respectant les ordres de Lajos Baroti qui ne veut pas prendre de risques. Massés en défense, sans Sondor ni Albert mis au repos, les Hongrois terminent invaincus, mais sans panache (0-0).

L'ANGLETERRE sans prouver grand-chose se qualifie au goal average pour les quarts de finale. Aveugle, obstinée et battue par la Hongrie (1-2) ; décevante, mais victorieuse d'une équipe argentine lamentable (3-1) ; passive et bousculée par les Bulgares (0-0), elle fait pauvre impression et ne se sauve que grâce à la rigueur de son système et à la condition physique de ses joueurs.

30 mai	Argentine b. Bulgarie	1-0
31 mai	HONGRIE b. ANGLETERRE	2-1
2 juin	ANGLETERRE b. Argentine	3-1
3 juin	HONGRIE b. Bulgarie	6-1
6 juin	HONGRIE et Argentine	0-0
7 juin	ANGLETERRE et Bulgarie	0-0

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. HONGRIE	5	3	2	1	0	8	2
2. Angleterre	3	3	1	1	1	4	3
3. Argentine	3	3	1	1	1	2	3
4. Bulgarie	1	3	0	1	2	1	7

15 BUTS MARQUES par : 1. ALBERT (Hongrie), 4 ; 2. Tichy (Hongrie), 3 ; 3. Flowers (Angleterre), 2 ; 4. Charlton et Greaves (Angleterre), Solymosi (Hongrie), Facundo et Sanfilippo (Argentine), Sokolov (Bulgarie).

Naidenov (à terre) et la Bulgarie n'existent pas devant la Hongrie qui réussit facilement 6 buts.

L'Argentine fait l'impossible contre la Hongrie, comme Olenick (à droite) devant Meszoxy. En vain !

Ce document fait croire à l'efficacité de la défense argentine car Roma (à gauche) est bien protégé de l'attaque de Peacock (à droite). Illusion...

Jimmy Greaves tire en force et marque pour l'Angleterre : c'est la fin du football argentin en Coupe du monde.

EN REGARDANT LA COUPE DU MONDE

DI STEFANO ACCUSE

VINA DEL MAR. — Di Stefano est reparti du Chili déçu par la Coupe du monde. Non pas tellement parce qu'il est venu pour rien au Chili, mais parce qu'il estimait que la compétition mondiale serait l'étalage du plus merveilleux football, du plus riche en exploits techniques.

« Or, dit-il, je n'ai rien vu. Tout ce que j'ai vu, je le connaissais déjà. Tous mes anciens compagnons de la belle époque argentine : Pedernera, Mendez, Labruna, Rossi, Barro, devenus entraîneurs ou journalistes, ont eu « l'âme sur les pieds » (expression argentine qui signifie qu'ils ont été atterrés) par la mauvaise qualité du football pratiqué à Vina. Le favori brésilien n'a rien montré, l'Espagne non plus, d'ailleurs ; mais d'après ce que j'ai vu, il me semble qu'un football latin, nerveux, basé sur les qualités individuelles, mais aussi sur le jeu collectif avec imagination, vitesse et sens de l'anticipation, pourrait triompher du Brésil sans fournir un effort exceptionnel. A moins que le Brésil ait caché son jeu jusqu'à la phase décisive du Championnat. »

Nous avons demandé à Di Stefano comment il s'expliquait le déclin du Brésil.

« Ce n'est pas le Brésil qui est en baisse de régime, mais le football en général. On parle beaucoup trop de tactiques, de 5-2-3, de 4-3-3 ou de 4-2-4. Cela signifie seulement qu'on essaie de masquer la pénurie de grands joueurs. Il manque de plus en plus de footballeurs qui aient une vision générale du jeu.

Jamais un système n'a créé un seul joueur. C'est la technique individuelle et de combinaisons qui fait les grands joueurs. Les grands joueurs font les grandes équipes. Jamais une grande équipe n'a donné naissance à un grand joueur. Tout le reste est le fait de personnages qui n'ont ni classe ni esprit ni moyens techniques et qui cherchent des prétextes pour vouloir survivre dans le monde du football.

Lorsque j'ai assisté à ces premiers matches de Coupe du monde, je me suis demandé : qu'est-ce qui arrive au football ? On l'a trop compliqué, on a oublié qu'il était un jeu, on lui a enlevé les vertus d'un jeu ; à côté de gens qui aiment le jeu se sont présentés des fantômes qui ont voulu créer des tactiques et des systèmes pour justifier leur poste et leurs émoluments et qui cherchent en même temps à minimiser le rôle du joueur.

Aujourd'hui, c'est le technicien qui parle. Il prend la place du joueur. Il empêche le joueur de montrer, d'exprimer toute sa personnalité. Pour effacer la personnalité du joueur médiocre, on a créé des systèmes de jeu. On nous reproche de fabriquer en Europe un football défensif. Mais les Sud-Américains jouent maintenant un football encore plus défensif qu'en Europe. Ce sont les soi-disant techniciens du football qui ont tout changé.

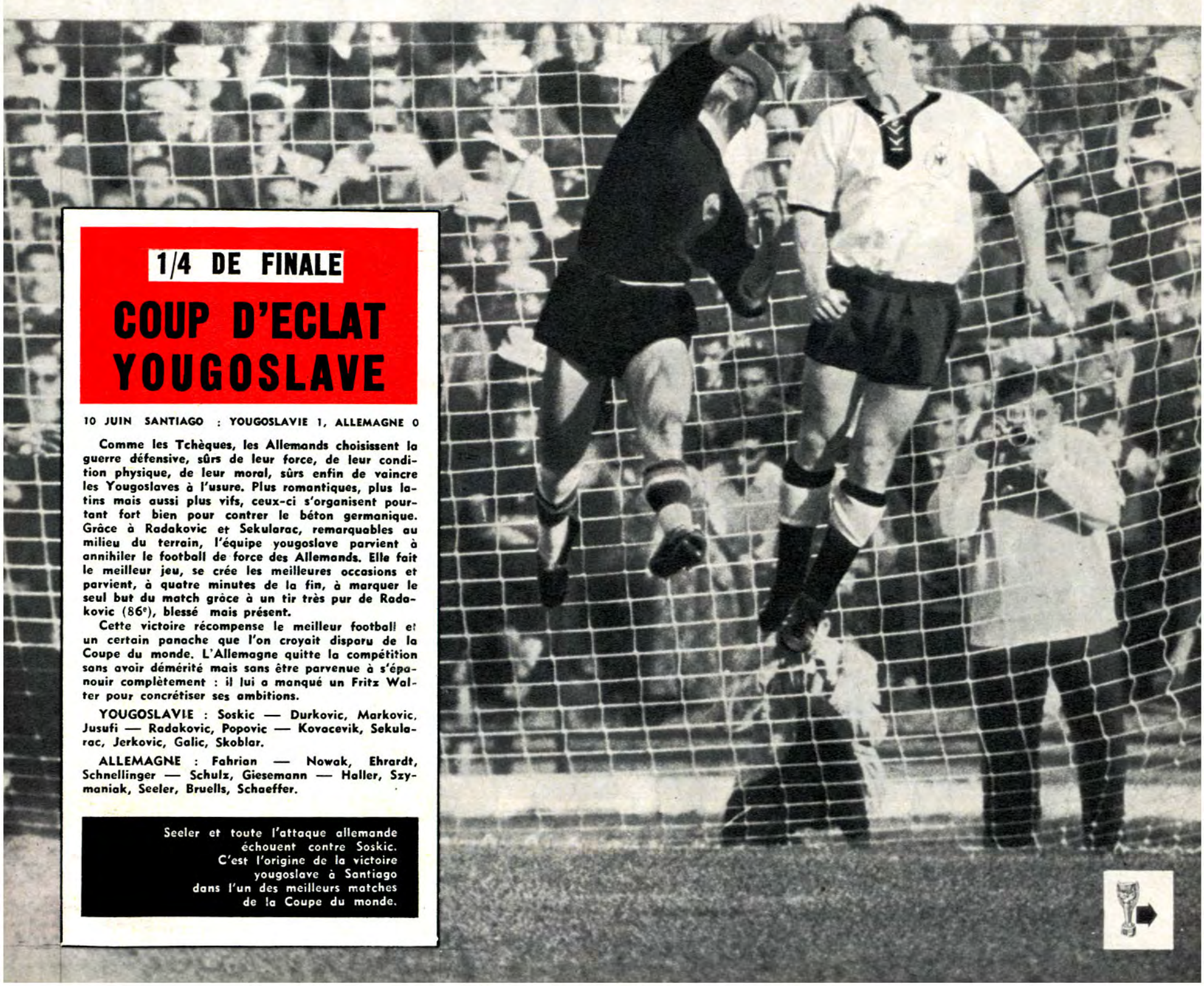
Je me souviens que dans les grands pays du football comme la Hongrie, les enfants vibrent à jouer dans la rue ou dans les champs. Le ballon est pour les garçons comme une poupée bien-aimée pour les filles. Mais on enlève au jeune joueur toutes ses illusions et tout son allant en lui parlant de tactiques étranges et en lui demandant de s'accrocher à son adversaire et de le marquer sévèrement. Faire cela, c'est tarir la source. C'est empêcher les futurs cracks de naître. Un joueur ne devrait pas entrer dans une grande équipe avant 18 ans. Il devrait d'abord acquérir l'amour du ballon pour ne plus jamais avoir de complexes. Sans amour du ballon, il n'y a rien à faire. C'est seulement après qu'on pense à l'argent. Il y a trop de familles qui attendent ce moment où elles pourront vivre du football de leur gosse. »

Mercé VARELA.

L'IDOLE YOUGOSLAVE

A 24 ans, Dragoslav Sekularac exprime tout son talent. Grâce à lui, la Yougoslavie crève son plafond et réussit sa plus belle carrière en Coupe du Monde.

PHOTO ANDRE LECOQ



1/4 DE FINALE

COUP D'ECLAT YOUGOSLAVE

10 JUIN SANTIAGO : YOUGOSLAVIE 1, ALLEMAGNE 0

Comme les Tchèques, les Allemands choisissent la guerre défensive, sûrs de leur force, de leur condition physique, de leur moral, sûrs enfin de vaincre les Yougoslaves à l'usure. Plus romantiques, plus latins mais aussi plus vifs, ceux-ci s'organisent pourtant fort bien pour contrer le béton germanique. Grâce à Radakovic et Sekularac, remarquables au milieu du terrain, l'équipe yougoslave parvient à annihiler le football de force des Allemands. Elle fait le meilleur jeu, se crée les meilleures occasions et parvient, à quatre minutes de la fin, à marquer le seul but du match grâce à un tir très pur de Radakovic (86e), blessé mais présent.

Cette victoire récompense le meilleur football et un certain panache que l'on croyait disparu de la Coupe du monde. L'Allemagne quitte la compétition sans avoir démérité mais sans être parvenue à s'épanouir complètement : il lui a manqué un Fritz Walter pour concrétiser ses ambitions.

YOUGOSLAVIE : Soskic — Durkovic, Markovic, Jusufi — Radakovic, Popovic — Kovacevik, Sekularac, Jerkovic, Galic, Skoblar.

ALLEMAGNE : Fahrian — Nowak, Ehrardt, Schnellinger — Schulz, Giesemann — Haller, Szymaniak, Seeler, Bruells, Schaeffer.

Seeler et toute l'attaque allemande
échouent contre Soskic.
C'est l'origine de la victoire
yougoslave à Santiago
dans l'un des meilleurs matches
de la Coupe du monde.

Radakovic est blessé à l'arcade et porte un bandeau. Cela ne l'empêche pas de se battre avec toute son énergie...
et d'obtenir le but de la victoire yougoslave à quatre minutes de la fin.

Skoblar (n° 11, culotte blanche) tire fort, si fort qu'il perce le mur des défenseurs allemands. Mais Fahrian (tout en noir) se tire d'affaire miraculeusement.

DU VRAI FOOTBALL EUROPEEN

Jerkovic (n° 9) ne craint ni Dieu ni diable. Regardez-le attaquer la balle dans une défense allemande qui ne lui fait pourtant aucun cadeau.

Seeler fait tout pour arracher la qualification. Il tire, se démarque, lutte de toutes ses forces... mais s'écroule en fin de partie comme l'équipe allemande.

Gavril Katchaline, l'entraîneur national soviétique, n'a jamais autant souffert de sa vie qu'au spectacle d'un Yachine battu comme un gamin. Notre document de droite situe toute la détresse du plus grand gardien du monde sur le terrain d'Arica et explique la chute de l'équipe soviétique.

1/4 DE FINALE

LE GÉANT SOVIÉTIQUE HORS DE COMBAT

Le but de l'illusion soviétique : à Arica, Chislenko trompe Eyzaguirre (n° 2), bat le gardien chilien Escuti et égalise sous les yeux de son camarade Ponedelnik (à droite). Mais il ne fait que retarder l'échance.

10 JUIN ARICA : CHILI 2, U.R.S.S. 1

Ce match voit la poursuite du beau rêve chilien devant un public déchaîné et incroyablement chauvin. L'U.R.S.S. surprend désagréablement par sa nervosité symbolisée par Yachine, responsable à cent pour cent des deux buts qu'il encaisse.

Le premier but est en effet marqué sur coup franc par L. Sanchez (10e) alors que le gardien soviétique ne ferme pas l'angle de tir. Le second est obtenu par l'arrière central chilien Rojas d'un tir lointain alors que les Russes venaient d'égaliser vingt secondes auparavant par Chislenko (27e).

Consternés, désemparés, moins solides et moins puissants que d'habitude, les Russes sont incapables de remonter le courant devant une équipe chilienne admirablement préparée, déchaînée et soutenue par un public hurlant. Incapables d'élever le rythme de leur jeu, incapables aussi de varier des combinaisons stéréotypées, les Russes se heurtent constamment à un dernier défenseur replié. La méforme incroyable de Yachine est en fait la principale cause de l'élimination soviétique.

CHILI : Escutti — Eyzaguirre, Rojas, R. Sanchez — Navarro, Contreras — Ramirez, Toro, Landa, Tobar, L. Sanchez.

U.R.S.S. : Yachine — Tchokelli, Maslenkin, Ostrowski — Netto, Voronine — Chislenko, Ivanov, Ponedelnik, Mamikine, Meskhi.

LA TCHECOSLOVAQUIE GRANDE SURPRISE DU « MUNDIAL »

Ils sont fous de joie les Tchécoslovaques et ils saluent la foule chilienne ! C'est l'équipe la plus surprenante du « Mundial ».

1/4 DE FINALE FIN DU REVE MAGYAR

Ils sont tous là, les vigoureux défenseurs tchèques, pour enrayer l'action du joueur hongrois Tichy qui ne pourra tromper Schroiff, l'un des meilleurs gardiens du monde.

10 JUIN - RANCAGUA
TCHECOSLOVAQUIE 1 HONGRIE 0

Dirigée par un Soviétique (M. Latyschev), cette rencontre de l'Europe de l'Est est d'un excellent niveau et donne une excellente image du football européen au public chilien. Placé sous le signe de l'art hongrois, mais un art malheureusement stérile, le match voit les Tchèques se complaire dans le rôle de spectateurs et bâtir un super-béton après avoir marqué dès la 14' minute grâce à un tir croisé de Scherer.

Maîtres au milieu du terrain, maîtres encore à l'approche des buts adverses, les avants hogrois, Albert et Tichy en tête, sont impitoyablement balayés pendant les 76 autres minutes. Solymosi, le demi hongrois, tente bien de tirer de loin, mais Schroiff est décidément imbattable, qui intercepte les centres aériens et les tirs au but.

Les Hongrois marquent pourtant par Tichy sur coup franc, mais M. Latyschev refuse ce but égalisateur, ce qui permet aux Tchèques de se qualifier de façon inattendue... et peu brillante.

TCHECOSLOVAQUIE : Schroiff — Lala, Popluhar, Novak — Pluskal, Masopust — Pospichal, Scherer, Kadraba, Kvasniak, Jelinek.

HONGRIE : Grosics — Matrai, Meszoly, Sarosi — Solymossi, Sipos — Sandor, Rakosi, Albert, Tichy, Fenyvesi.

Sur notre photo couleur, de gauche à droite accroupis : Jelinek, Scherer, Kvasniak, Adamec, Stibranyi ; debouts : Popluhar, Schroiff, Lala, Masopust, Pluskal et Novak.

ESPAÑA
CHECOS
PORQUE NADA TENEMOS
LO HABREMOS TODO
CCCP

Tête et but magnifique de Vava au milieu d'une défense anglaise figée à l'image de son gardien Springett.

1/4 DE FINALE

UNE LEÇON BRÉSILIENNE

10 JUIN, VINA DEL MAR : BRESIL 3, ANGLETERRE 1

L'Angleterre qui a déjà tenu le Brésil en échec en Suède (0-0) s'avère un adversaire difficile pour les champions du monde, d'autant plus que Didi (4e minute) et Amarildo (19e) sont rapidement blessés. Malgré ce double handicap, les Brésiliens ouvrent le score par Garrincha qui surgit de la mêlée pour marquer de la tête sur corner. A ce but, les Anglais répondent sept minutes plus tard par un tir victorieux de Hitchens et atteignent la mi-temps sur un score nul (1-1).

La deuxième partie est très différente, tant pas le rythme que par la maîtrise du ballon. Pendant le premier quart d'heure, l'équipe brésilienne joue à une cadence infernale sous la baguette d'un Garrincha en super-forme. L'ailier de Botafogo, d'une terrible frappe de balle, transperce d'abord le mur britannique et permet à Vava d'inscrire le deuxième but. Puis il abat définitivement l'équipe anglaise grâce à un exploit personnel et un tir brossé de 25 mètres.

Ainsi, comme en Suède, le Brésil, après avoir connu des difficultés, est sauvé par la super-classe de l'un de ses joueurs. Sans Pelé, le voici tout de même en demi-finale.

BRESIL : Gilmar — D. Santos, Mauro, N. Santos — Zito, Zozimo — Garrincha, Didi, Vava, Amarildo, Zagalo.

ANGLETERRE : Springett — Armfield, Norman, Wilson — Moore, Flowers — Douglas, Greaves, Hitchens, Haynes, Charlton.

GARRINCHA ARRIVE...

● 9 buts marqués dans les quarts de finale. **Garrincha** (Brésil) 2 ; **Vava** (Brésil), **Hitchens** (Angleterre), **Leonel Sanchez**, **Rojas** (Chili), **Chislenko** (U.R.S.S.), **Radakovic** (Yougoslavie), **Scherer** (Tchécoslovaquie).

CLASSEMENT APRES LES QUARTS DE FINALE

1. **Albert** (Hongrie) et **Ivanov** (U.R.S.S.), 4 ; 3. **Leonel Sanchez** (Chili), **Tichy** (Hongrie), **Galic** et **Jerkovic** (Yougoslavie) 3 ; 7. **Chislenko** et **Ponedelnik** (U.R.S.S.), **Sasia** (Uruguay), **Seeler** (Allemagne), **Ramirez** (Chili) **Bulgarelli** (Italie), **Amarildo** et **Garrincha** (Brés.I), **Flowers** (Angleterre), 2.

Jimmy Greaves (maillot blanc) s'aperçoit que Zozimo (à gauche) est un défenseur très difficile à passer, car il possède un sens du placement remarquable.

Le 24e acteur de Brésil-Angleterre : un petit chien noir dont les joueurs ne peuvent venir à bout, qu'ils se nomment (de haut en bas) Springett, Garrincha ou Greaves.

COUPE DU MONDE 62 CHILI

1/2 FINALE

UN FESTIVAL GARRINCHA

13 JUIN, SANTIAGO — BRESIL 4, CHILI 2

Dans une atmosphère enfiévrée, voire explosive, le Brésil remporta aisément, et sans Pelé, le match qu'il appréhendait le plus. Devant une équipe chilienne survoltée, portée par son public et remarquablement animée par Toro, le Brésil oppose sa maîtrise technique et collective, son sang-froid et surtout son joueur d'exception Garrincha. Dès la 9e minute, celui-ci ouvre le score d'un tir fulgurant du gauche ; à la 32e il récidive, de la tête cette fois, sur un corner tiré par Zagalo ; à la 47e — et alors que les Chiliens avaient marqué par Toro — il donne un but sur corner à Vava. A 3-1, le Brésil semble être un vainqueur certain mais, sur penalty, les Chiliens reviennent une nouvelle fois à la charge. C'est finalement Vava qui porte le coup de grâce, treize minutes avant la fin, grâce à un nouveau coup de tête.

Bien que deux joueurs aient été expulsés (Landa et Garrincha), le match joué dans une ambiance de feu se termine sous les applaudissements : c'est jusque-là le meilleur du tournoi.

BRESIL : Gilmar — Djalma Santos, Mauro, Nilton Santos — Zito, Zozimo — Garrincha, Didi, Vava, Amarildo, Zagalo.

CHILI : Escutti — Eyzaguirre, Raul Sanchez. Rodriguez — Contreras, Rojas — Ramirez, Toro, Landa, Tobar, Leonel Sanchez.

Garrincha perd quelquefois son sang-froid. Mais si c'est à la suite d'un traitement comme lui inflige le Chilien Toro sur notre document... on peut le comprendre. En tout cas son expulsion du terrain en demi-finale ne lui fait pas perdre le sourire. Il est vrai que le Chili est déjà k.o. !

ILS ONT GARDÉ LE TITRE MONDIAL

De gauche à droite, accroupis : Garrincha, Didi, Pelé (remplacé par Amarildo après le deuxième match), Vava et Zagalo ; debout : Djalma Santos, Zito, Zozimo, Altair (auquel a été préféré Nilton Santos), Gilmar et Mauro, capitaine.

L'ESCADRON NOIR DU BRÉSIL

En l'absence de Pelé, le Brésil compte trois joueurs noirs dans se rangs : Didi, Djalma Santos et Zozimo. Ils font merveille contre le Chili en demi-finale.

Nos photos : ci-contre, Didi souffre mais contre Landa le plus nerveux des attaquants chiliens.

ci-dessous, à gauche, Djalma Santos dégage avec autorité devant l'ailier chilien Leonel Sanchez.

ci-dessous, à droite, Zozimo confirme toute sa classe aux dépens de Landa.

GARRINCHA EST LA

● 10 buts marqués au cours des demi-finales par : Garrincha (Brésil) et Vava (Brésil), Scherer (Tchécoslovaquie) 2, Kadraba (Tchécoslovaquie), Jerkovic (Yougoslavie), Toro et Leonel Sanchez (Chili).

Classement après les demi-finales :

1. **Garrincha** (Brésil), **Jerkovic** (Yougoslavie), **Leonel Sanchez** (Chili), **Albert** (Hongrie), **Ivanov** (U.R.S.S.), 4 ; 6. **Vava** (Brésil), **Scherer** (Tchécoslovaquie), **Tichy** (Hongrie), **Galic** (Yougoslavie), 3.

1/2 FINALE TCHÉCOSLOVAQUIE COMME EN 34

13 JUIN, VINA DEL MAR : TCHECOSLOVAQUIE : 3 - YOUGOSLAVIE : 1.

Ce match Yougoslavie-Tchécoslovaquie bat d'abord un record, celui d'être joué devant moins de 5.000 spectateurs. Elle en bat ensuite un autre, celui de l'illogisme et de la malchance. Les Yougoslaves, en effet, pratiquent leur jeu habituel fait de passes précises, redoublées et triangulaires, mais se heurtent à un réseau défensif tchèque invraisemblable, l'avant-centre Kvasniak jouant un rôle de troisième arrière central super-bétonneur. A cette piètre tactique, les Tchèques se montrent pourtant les grands vainqueurs, puisqu'ils ouvrent le score au début de la deuxième mi-temps par Kadraba et obligent les Yougoslaves à de terribles efforts pour égaliser par Jerkovic. Sprint inutile, puisque, en quatre minutes et alors que l'on croyait à la prolongation, les Tchèques triomphent grâce à un but sur hors-jeu (Scherer) et un autre sur penalty très sévère (Scherer encore).

Ainsi les Tchèques, grâce à leur expérience, grâce aux fautes de jeunesse des Yougoslaves, grâce encore à leur extraordinaire gardien Schroiff et à la chance, se qualifient pour la finale. Comme en 1934, à Rome... Au P.M.U., c'est du 50 contre 1.

TCHECOSLOVAQUIE : Schroiff — Lala, Popluhar, Novak — Pluskal, Masopust — Pospichal, Scherer, Kvasniak, Kadraba, Jelinek.

YOUGOSLAVIE : Soskic — Durkovic, Markovic, Jusufi — Radakovic, Popovic — Sijakovic, Sekularac, Jerkovic, Galic, Skoblar.

Tir et but de Scherer (à terre) malgré une belle détente de Soskic : la Tchécoslovaquie amorce son succès qui lui vaut un rôle inattendu de finaliste. La défense tchécoslovaque (maillot blanc, ci-dessous) affirme son organisation très stricte contre la Yougoslavie. De gauche à droite : Lala (2), Schroiff (1), Pluskal (5) et Popluhar (bras en l'air) qui stoppent Skoblar (11), Jerkovic (9) et Sijakovic (à terre).

COUPE DU MONDE 62 CHILI

FINALE

BRÉSIL “ Campeao mundial ”

17 JUIN, SANTIAGO — BRESIL 3, TCHECOSLOVAQUIE 1.

BRESIL : Gilmar — Djalma Santos, Mauro, Nilton Santos — Zito, Zozimo — Gorrincha, Didi, Vava, Amarildo, Zagalo.

TCHECOSLOVAQUIE : Schroiff — Tichy, Popluhar, Novak — Pluskal, Masopust — Pospichal, Scherer, Kadraba, Kvasniak, Jelinek.

Apothéose à Santiago : le Brésil défend son titre mondial contre l'étonnante Tchécoslovaquie. Celle-ci confirme tout de suite ses précédents résultats. Fort bien organisée, solide en défense, elle est aussi très dangereuse dans chacun de ses mouvements offensifs. Un départ de Pospichal, une passe en profondeur et un tir de Masopust lui permettent ainsi d'ouvrir le score (15e). La réplique brésilienne est immédiate et un exploit d'Amarildo rétablit l'équilibre (17')

Jusqu'au repos (1-1), la Tchécoslovaquie fait largement jeu égal avec son adversaire. Elle commence aussi fort bien la deuxième mi-temps mais la classe de certains Brésiliens finit par faire la différence. Zito (69') et Vava (78') marquent et le Brésil l'emporte normalement (3-1) dans l'enthousiasme général.

FONTAINE : toujours recordman de la Coupe du Monde !

Il n'y a pas un mais six meilleurs buteurs au terme du « Mundial 62 »... et ils ne comptent que 4 buts chacun. Ainsi (petite consolation pour l'amour-propre français) Just Fontaine reste recordman des tireurs de la Coupe du monde avec ses 13 buts réussis il y a quatre ans en Suède.

Classement des buteurs 62 :

1. Albert (Hongrie), Ivanov (U.R.S.S.), Jerkovic (Yougoslavie), L. Sanchez (Chili), Garrincha et Vava (Brésil) : 4 buts.

7. Tichy (Hongrie), Galic (Yougoslavie), Scherer (Tchécoslovaquie) et Amarildo (Brésil) : 3 buts.

11. Ponedelnik, Chislenko (U.R.S.S.), Bulgarelli (Italie), Ramirez, Toro (Chili), Flowers (Angleterre), Seeler (Allemagne), Sasia (Uruguay), Rojas (Chili) : 2 buts.

20. Zuluaga, Aceros, Coli, Rada, Klinger (Colombie), Radakovic, Skoblar, Melic (Yougoslavie), Mamikin (U.R.S.S.), Bruells, Szymaniak (Allemagne), Schneiter, Wuettrich (Suisse), Peiro, Adelardo (Espagne), Diaz, Del Aguila, H. Hernandez (Mexique), Solymossi (Hongrie), Facundo, Sanfilippo (Argentine), Sokolov (Bulgarie), Cubillas, Cabrera (Uruguay), Charlton, Greaves, Hitchens (Angleterre), Mora (Italie), Stibranyi, Masek, Kadraba, Masopust (Tchécoslovaquie), Zagalo, Pelé, Zito (Brésil) : 1 but.

MAURO, L'INVINCIBILITÉ DU BRÉSIL

L'arrière central et capitaine brésilien Mauro possède un jeu de tête aussi efficace dans les combats aériens que près du sol. Voyez sur ce très beau document de notre envoyé spécial André Lecoq, avec quelle énergie il écarte le danger sur un remarquable centre tchèque que Kadraba s'apprêtait à reprendre. A gauche, l'ailier droit Pospichal à l'origine du premier but de la finale.

LE DOUZIÈME JOUEUR BRÉSILIEN DE LA FINALE : PELÉ

FINALE

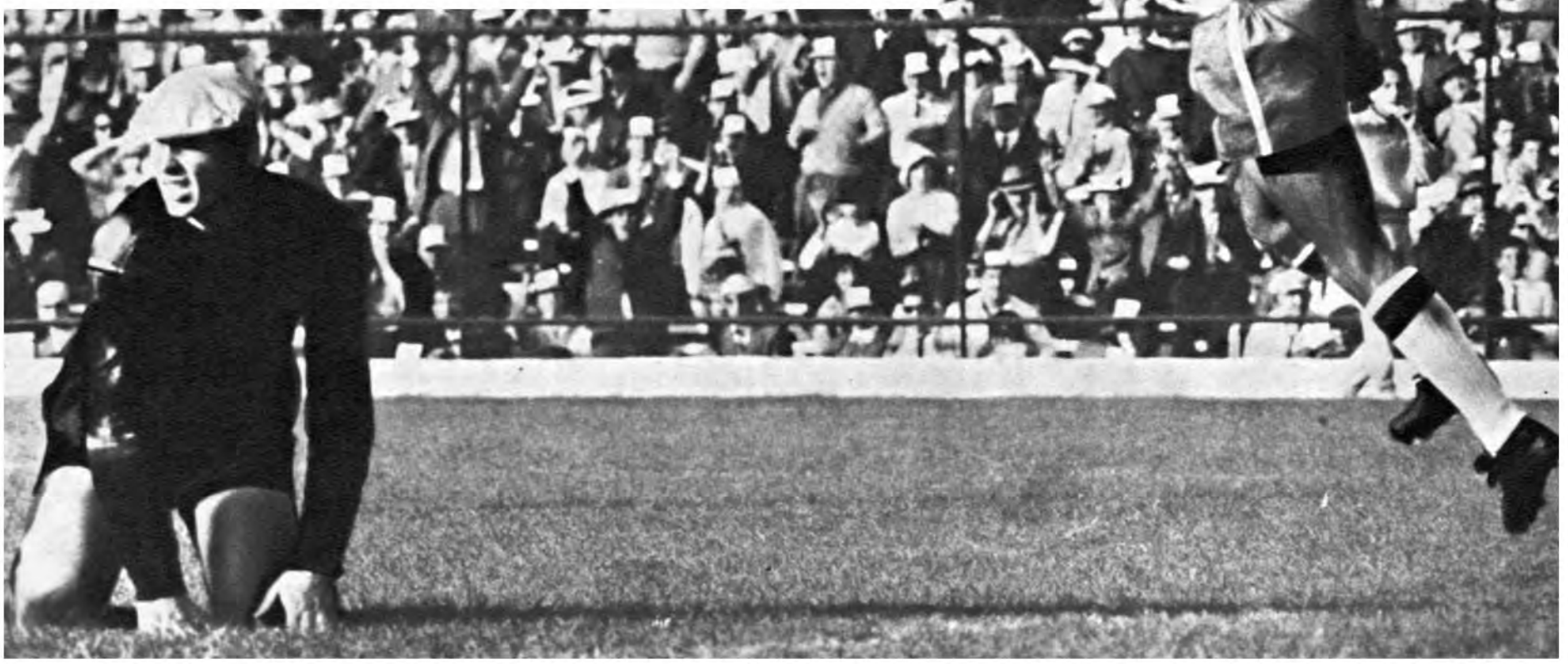
LE BONHEUR D'AMARILDO

Le jeune remplaçant de Pelé, Amarildo (ci-contre à droite), tire du pied gauche devant le Tchèque Kvasniak.

Amarildo (ci-dessous) tente de s'infiltrer entre les deux Tchèques Masopust (à gauche) et Tichy.

LE MALHEUR DE SCHROIFF

Un centre-tir d'Amarildo a surpris Schroiff (ci-contre). Premier but brésilien sous les yeux de Vava et de Popluhar. Ultime affront (ci-dessous), Schroiff a lâché le ballon sur un centre de Djalma Santos. Vava a su exploiter l'erreur. C'est le troisième but brésilien.



MATCH DE CLASSEMENT

LA RÉCOMPENSE DE FERNANDO RIERA

16 JUIN, SANTIAGO — CHILI 1, YOUGOSLAVIE 0.

CHILI : Godoy — Eyzaguirre, Raul Sanchez, Rodriguez — Cruz, Rojas — Ramirez, Toro, Campos, Tobar, Leonel Sanchez.

YOUGOSLAVIE : Soskic — Durkovic, Markovic, Svintarevic — Radakovic, Popovic — Kovacevic, Sekularac, Jerkovic, Galic, Skoblar.

Le match pour la troisième place se déroule dans une très bonne ambiance. Les esprits sont calmes, les acteurs détendus, la qualité du jeu remarquable. La Yougoslavie donne le ton sur le plan collectif mais quelques Chiliens (comme Sanchez, Rojas, Eyzaguirre) font un numéro très apprécié du public.

Les deux formations ont de belles occasions de conclure. Mais c'est à la... 90e minute que Rojas obtient le but de la victoire chilienne en prenant le gardien yougoslave à contre-pied.

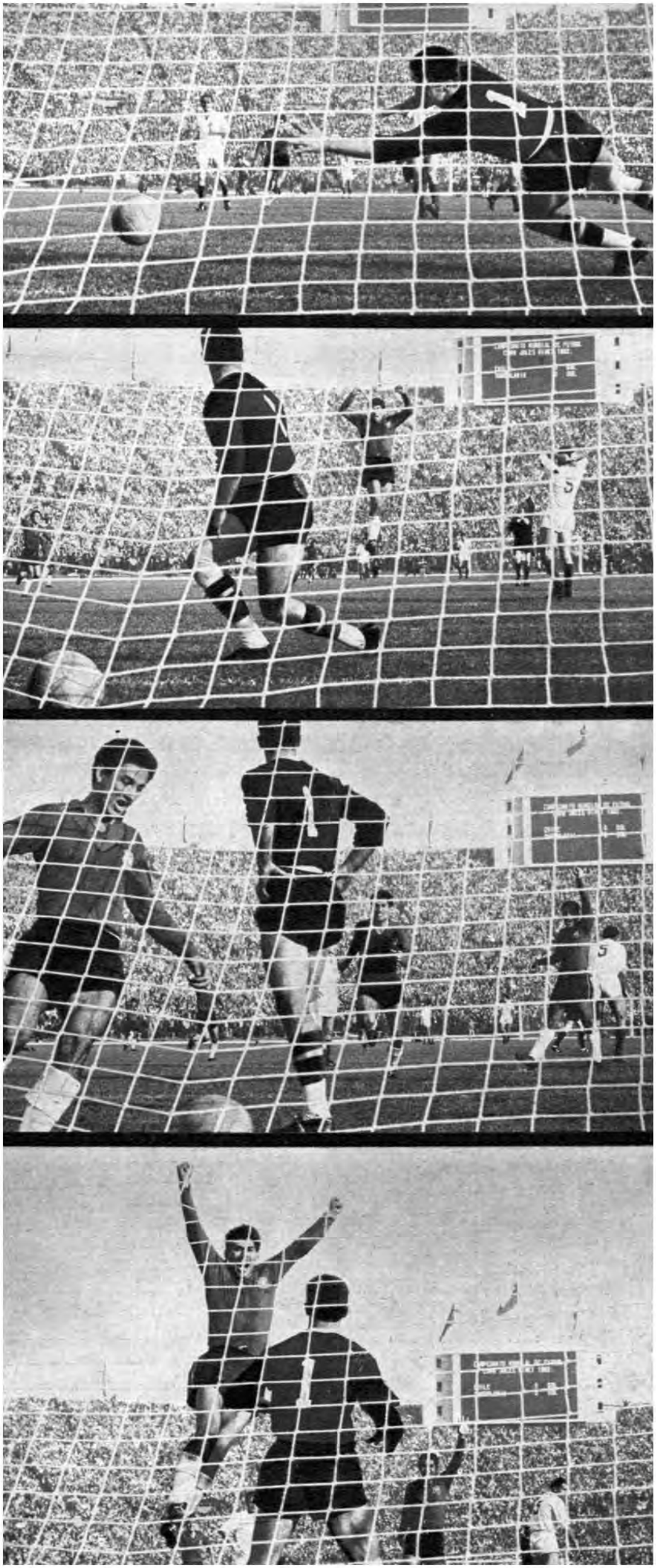
Le Chili termine ainsi magnifiquement « sa » Coupe du monde et Fernando Riera reçoit une ovation bien méritée. La troisième place du Chili n'est-elle pas son œuvre ?

CE BUT DE ROJAS... ▶

Tir du demi gauche chilien Rojas dévié par l'arrière central yougoslave Markovic. Le gardien Soskic est pris à contre-pied et battu. Rojas bondit de joie et ses camarades laissent éclater leur enthousiasme. Le Chili remporte ainsi la troisième place du Mundial 62.

...FAIT PLEURER RIERA ▼

Réclamé par 70.000 spectateurs, l'entraineur chilien Fernando Riera est revenu sur le terrain, bien après le coup de sifflet final. Il reçoit une ovation indescriptible, et bouleversé par l'émotion ne peut retenir ses larmes.



LES SIX VÉRITÉS DE LA COU

1 LA COUPE DU MONDE A CONSACRÉ UNE SECONDE FOIS LES RELIQUES BRESILIENNES

Le Brésil a remporté sa deuxième Coupe du monde consécutivement en laissant une double et contradictoire impression.

1. L'impression de mériter largement son titre. Les Brésiliens ont, au Chili, remporté 5 victoires en 6 matches (ils ont concédé un match nul, 0-0, à la Tchécoslovaquie, qu'ils ont retrouvée et battue en finale). Ils n'ont marqué que 14 buts, mais en ont encaissé seulement 5. Ils n'ont réellement douté de la victoire que contre l'Espagne, qui menait 1-0 à la 70e minute. Le reste du temps, et même en finale, ils ont joué avec un ETAT D'ESPRIT de vainqueurs en puissance. Ils ont dominé le débat avec une confiance en eux-mêmes impressionnante, pour les spectateurs et pour leurs adversaires. Et il faut ajouter que, dès le 2e match, Pelé leur fit défaut, Pelé sur qui ils comptaient tant pour assurer, à lui seul, un succès qui se ferait attendre. Avec un Pelé en grande condition, il est probable que le triomphe brésilien eût été sans précédent dans l'histoire de la Coupe du monde.

2. L'impression de ne pas pouvoir s'adapter aux circonstances et de ne pas pouvoir dépasser un certain plafond. Les Brésiliens, comptant sur Pelé, avaient mis au point un système de jeu extrêmement prudent, consistant en une double ligne défensive de 4 arrières et de 3 demis (Zagalo, n° 11, jouant plus en retrait qu'en Suède, sur le même plan que Zito et Didi). Même quand Pelé dut déclarer forfait, ils ne changèrent rien à leur ligne de conduite, persuadés que Garrincha, Amarildo ou Vava sauraient faire, à eux seuls, la décision. Les faits leur donnèrent raison, puisque Garrincha réalisa, jusqu'à la finale, des prouesses comparables à celles de Pelé. Et quand, en finale, on s'aperçut que l'ailier droit, fiévreux, était dans un mauvais jour, c'est Amarildo qui prit le relais... Cela prouve la richesse du football brésilien, mais aussi son incapacité à s'adapter. Les défauts de la cuirasse brésilienne (apparents surtout devant l'Espagne) furent la lenteur générale et l'absence de jeu collectif en attaque. Ce Brésil 1962 était une sorte de relique glorieuse, incapable de secouer la poussière du passé. Une équipe qui se survivait, un peu comme le Real Madrid. Mais le Brésil n'a pas, au Chili, trouvé son Benfica.

Si le Brésil, inférieur à ce qu'il était en 58, a remporté la Coupe du monde avec une aisance égale, c'est, pourrait-on croire, parce que le niveau de la compétition au Chili n'atteignait pas celui de Suède. Il faut être extrêmement prudent pour avancer cela. Le Brésil, au Chili, avait moins de ressources physiques qu'en Suède, mais une expérience et une maîtrise accrues. Il a bénéficié également des circonstances, car il n'a pas eu à affronter des équipes qui lui auraient peut-être donné du fil à retordre comme l'Italie, l'U.R.S.S., voire l'Uruguay. Ce qui, selon nous, a marqué cette Coupe du monde, c'est moins la médiocrité que le nivellement des valeurs et l'acharnement des rencontres. Or la qualité du jeu souffre toujours de ces deux caractéristiques.

2 LA COUPE DU MONDE A DONNÉ LA PLACE DE LA FRANCE A UN ENTRAINEUR PRESQUE FRANÇAIS

La performance de l'équipe chilienne (3e place) pose un certain nombre de problèmes. Cela nous intéresse d'autant plus que le Chili a succédé, en quelque sorte, à la France et se rapproche d'elle sur plusieurs points (défaite devant le Brésil en demi-finale, entraîneur formé en France, conceptions de jeu et allure générale assez proches des nôtres).

Dans quelle mesure les Chiliens ont-ils bénéficié du privilège de jouer sur leur sol ? Personne ne pourra jamais le dire, car il est impossible de mesurer exactement l'influence d'une foule galvanisée et l'avantage d'être chez soi, de se préparer chez soi, dans un climat, avec une nourriture et un mode de vie familiers. On a vu, récemment, le Tournoi International Juniors gagné par le pays organisateur (1961 : Portugal ; 1962 : Roumanie). En Coupe du monde, il est fréquent que l'organisateur triomphe (Uruguay 1930, Italie 1934) ou parvienne en finale (Brésil 1950, Suède 1958). Le Chili a été dans la note et aurait pu jouer la finale s'il n'était pas tombé sur le Brésil au tour précédent. Et, devant le Brésil précisément, il reçut le secours de l'arbitre péruvien M. Yamasaki, d'une manière qui témoigne encore de cet « avantage de terrain ».

Pourtant, on doit souligner un autre aspect, essentiel, du problème : l'avantage pour le Chili de jouer chez lui s'est traduit, surtout, par l'extraordinaire préparation dont il a bénéficié. La Coupe du monde étant une affaire d'Etat pour le pays sud-américain qui l'organisait, d'immenses sacrifices ont été faits au bénéfice de l'équipe nationale. Or, la préparation d'une sélection, la Coupe du monde l'a démontré, est une donnée très importante de nos jours. Le Chili a réalisé une bien meilleure performance que l'Argentine et l'Uruguay, parce qu'il jouait chez lui, certes, mais aussi parce qu'il était mieux préparé (et il était mieux préparé parce qu'il jouait chez lui).

Comment se serait comportée l'équipe chilienne, en Europe, si elle avait bénéficié de la même préparation ? Nous croyons pouvoir répondre : HONORABLEMENT. L'équipe chilienne a manqué surtout d'un grand gardien de but et d'un avant de pointe capable de porter les coups décisifs. Mais le rendement d'ensemble est bon. La défense, où dominent la maîtrise de Raul Sanchez et la mobilité intelligente d'Eyzaguirre, se range parmi les meilleurs du tournoi. Toro et Rojas, au milieu du terrain, ne craignent la concurrence d'aucun autre tandem du même genre (y compris Zito-Didi). Et l'attaque possède des joueurs adroits, mobiles, clairvoyants, opportunistes (et un ailier capable du meilleur et du pire, Leonel Sanchez). Une équipe mi-européenne, mi-sud-américaine, qui tire sa force, mais aussi ses faiblesses, de ce caractère hybride. Une équipe qui a fait le plus grand honneur à son entraîneur (Riera) et à son pays.

3 LA COUPE DU MONDE A COUPÉ L'AMÉRIQUE DU SUD EN DEUX

Les Sud-Américains (s'il en existe qui soient essentiellement Sud-Américains avant d'être Brésiliens, Argentins ou Péruviens) ne savent pas s'ils doivent se lamenter ou se réjouir. Ils ont subi un net revers, dans cette Coupe du monde, avant de remporter un double succès.

Six pays d'Amérique du Sud affrontaient dix pays d'Europe. Or les premiers résultats furent catastrophiques pour le Nouveau Monde.

Qu'on en juge :

1. Arica. Qualifiés : Europe 2 (U.R.S.S., Yougoslavie) ; éliminés : Amsud 2 (Uruguay, Colombie).

Résultats essentiels : l'Uruguay battu par l'U.R.S.S. (2-1) et par la Yougoslavie (2-1).

2. Santiago. Qualifiés : 1. Allemagne (Europe) ; 2. Chili (Amsud) ; éliminés : Italie et Suisse (Europe).

Le Chili s'en tire, malgré sa défaite devant l'Allemagne (2-0), grâce à une victoire heureuse devant l'Italie (2-0).

3. Vina del Mar. Qualifiés : 1. Brésil (Amsud) ; 2. Tchécoslovaquie (Europe) ; éliminés : Mexique (Amsud) et Espagne (Europe).

Le Brésil, invaincu, a cependant tremblé devant la Tchécoslovaquie (0-0), et surtout devant l'Espagne (2-1). Un bon résultat, cependant pour l'Amérique latine : Mexique 3, Tchécoslovaquie 1.

4. Rancagua. Qualifiés : Europe 2 (Hongrie, Angleterre) ; éliminés : Amsud 1 (Argentine) et Europe 1 (Bulgarie).

Résultat essentiel : la défaite des Argentins devant les Anglais (3-1).

Au total, deux pays sud-américains qualifiés sur six ; l'Uruguay et l'Argentine éliminés. Seuls quarts-finalistes, le Brésil et le Chili, contre six équipes européennes.

Mais à partir des quarts de finale, le courant favorable à l'Europe changea de direction. Non seulement le Brésil triompha (en battant notamment l'Angleterre et la Tchécoslovaquie), mais le Chili élimina l'U.R.S.S. (2-1) avant de triompher, pour la 3e place de la Yougoslavie (1-0). De sorte que le résultat final indique : 1. Amsud ; 2. Europe ; 3. Amsud.

Ce palmarès ne devrait pas, pourtant, faire illusion. Les Sud-Américains, qui jouaient sur leur continent l'ont emporté in extremis après avoir montré leurs faiblesses plutôt que leurs forces. Qu'aurait-ce été si la Coupe du monde s'était disputée en Europe ?

Reste la supériorité naturelle des Brésiliens dont le football européen n'arrive pas à trouver la réplique. Reste aussi le comportement très méritoire des « petits » Sud-Américains, Colombiens et surtout Mexicains. C'est peut-être le Mexique et le Chili qui seront appelés à prendre le relais de l'Argentine et de l'Uruguay, dont le déclin s'est précipité.

4 LA COUPE DU MONDE A DONNÉ UN AVERTISSEMENT AUX PROFESSIONNELS

S'il existait un classement par équipes, ou par région, dans la Coupe du monde, on aurait :

1. EST EUROPEEN (Tchécoslovaquie 2e, Yougoslavie 4e, U.R.S.S et Hongrie quarts de finale, Bulgarie huitième de finale).

2. AMERIQUE LATINE (Brésil 1er, Chili 3e, Argentine, Uruguay, Mexique et Colombie huitièmes de finale).

3. OUEST EUROPEN (Allemagne et Angleterre quarts de finale, Italie, Suisse et Espagne huitièmes de finale).

Le bloc des pays de l'Est européen a été remarquable dans cette Coupe du monde, puisqu'il était représenté par quatre équipes en quarts de finale, par deux équipes en demi-finales et par une équipe en finale. Il lui a seulement manqué un peu de décision finale (si l'U.R.S.S. avait battu le Chili, on aurait eu en demi-finales un sud-américain, Brésil, et trois pays de l'Est !).

Cette victoire est, avant tout, celle de la préparation et de l'organisation. Les footballeurs d'U.R.S.S. ou de Tchécoslovaquie ne sont pas plus doués que ceux d'Italie ou d'Espagne, mais ils sont infiniment mieux préparés à des compétitions de cette envergure. LEUR STRUCTURE SPORTIVE LE LEUR PERMET, ALORS QU'ELLE L'INTERDIT A DES PAYS A PROFESSIONALISME FORT COMME L'ESPAGNE, L'ITALIE, L'ANGLETERRE (ET LA FRANCE, BIEN SUR). Jamais le divorce n'est apparu aussi grave entre la politique d'équipe nationale et la puissance des grands clubs professionnels. Il semble qu'en Europe il faille obligatoirement CHOISIR entre les résultats de l'équipe nationale et ceux des clubs. La ligne de démarcation Est-Ouest sépare nettement les pays qui brillent en Coupe du monde et en Coupe d'Europe des Nations (U.R.S.S., Yougoslavie, etc.) et ceux qui brillent en Coupe d'Europe des clubs, Coupe des Coupes, etc. (Espagne, Portugal, Italie, etc.).

Notons que l'Allemagne, dont le comportement a été satisfaisant, se rattache, par son organisation interne (amateurisme) et son souci de préparation, au groupe des pays de l'Est.

La faillite des pays « professionnels » explique également l'échec de l'Argentine et de l'Uruguay. Les seules exceptions à cet échec des joueurs professionnels sont constituées par le Brésil (remarquablement préparé grâce à un pouvoir central sportif fort, la C.B.D.) et par le Chili (pour les raisons que l'on connaît).

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE DE LA COUPE DU MONDE : ANDRE LECOQ, AGENCES DALMAS ET UNITED PRESS

LE CARNET DE BORD DES ENVOYÉS SPÉCIAUX DE Football MAGAZINE

OU LA PETITE HISTOIRE DE LA COUPE DU MONDE

Nos envoyés spéciaux au Chili (Jacques FERRAN, Robert VERGNE, J.-Ph. RETHACKER et Roland MESMEUR) ont été, pendant un mois, les témoins d'une Coupe du monde qu'ils ont vécue dans les stades, dans les camps d'entraînement et dans les coulisses. Ce sont leurs impressions résumées de spécialistes du football, mais aussi quelquefois de touristes, qu'ils ont notées jour après jour et qu'ils vous livrent à tour de rôle dans ce carnet de bord.

16 MAI, SAO PAULO. — Ce soir, les Paulistes ont droit à la dernière répétition générale des Champions du monde en exercice avant qu'ils ne remettent leur titre en jeu. Les Gallois servent de sparring-partners. Pelé contre John Charles, voilà qui vaut le déplacement, même s'il est lointain. Eh bien ! ce soir-là, j'eus comme l'impression que le Brésil n'était plus lui-même si l'équipe était celle des vainqueurs de Stockholm, à une unité près. C'est d'ailleurs peut-être pour cela que les Brésiliens ne donnent plus cette formidable impression d'aisance qui avait frappé tout le monde en Suède. Dame, ils ont quatre ans de plus et les héros de 1958 commencent à être fatigués, notamment Didi. Heureusement, Pelé ne l'est pas. A 22 ans, ce serait malheureux. Il marque deux buts sensationnels qui font la décision dans les cinq dernières minutes.

Mais je me dis soudain, en sortant du stade : « Et si Pelé était blessé ? » Pressentiment prémonitoire. — **R. V.**

17 MAI, MONTEVIDEO. — Un « Servous » insolite me fait tourner la tête. C'est un visage bien connu des Français, le capitaine bulgare Kolev qui vient me dire bonjour. Les Bulgares voyagent avec la K.L.M. et vont s'arrêter à Buenos Aires pour disputer un match d'entraînement. Kolev me demande des nouvelles de Piantoni et de Fontaine. En les lui donnant, je ne peux m'empêcher de lui dire que s'ils avaient été valides à Sofia, ses camarades et lui-même ne seraient pas là aujourd'hui. Il acquiesce et nous nous quittons bons amis comme avant. — **R. V.**

18 MAI, BUENOS AIRES. — La capitale de l'Argentine est en fête. Plus de 30.000 personnes sont venues accueillir les Italiens dont beaucoup ont des parents ici. Le jour où l'Argentine organisera la Coupe du monde, les Italiens seront comme chez eux.

Beaucoup plus discrète est l'arrivée des Suisses. Ils sont plus nombreux que la délégation qui les attend. Ils s'en moquent d'ailleurs, l'essentiel pour eux étant de trouver une pièce défectueuse à leur Boeing. Nous parlons de Stade-Français-Nîmes avec Eschmann. Puis notre DC 7 qui ne va pas vite mais n'est pas en panne, lui, prend son élan pour franchir les Andes. — **R. V.**

19 MAI, SANTIAGO. — Ce survol de la cordillère a quelque chose de féérique, la nuit. Le commandant de bord m'a gentiment invité à voir le spectacle depuis le cokpit. Malgré les progrès du cinérama et autre cinémascope, la réalité, c'est tout de même autre chose.

La barrière est franchie. Des milliers de points lumineux se profilent à l'horizon. Nous touchons au but, ce qui est un peu normal lorsque l'on va assister à la Coupe du monde. Nous touchons enfin à Santiago. L'ambiance nous prend dès l'aéroport, avec tous ses radioreporters surexcités. La grande kermesse est commencée. — **R. V.**

20 MAI, ENTRE RIO ET SANTIAGO. — Arrivée à l'aéroport de Galcao : nous sommes surpris par la présence d'une foule considérable. Nous apprenons par notre correspondant général au Brésil, Albert Laurence, que le hasard nous a favorisés et que nous allons faire le voyage de Rio à Santiago avec les champions du monde brésiliens. Nous apprenons du même coup que l'avion qui devait rallier Santiago fera un détour de 2.500 km. par Brasilia, la nouvelle capitale du Brésil où le président de la République, Joao Goulart, tient à recevoir les footballeurs brésiliens avant leur départ pour le Chili.

Voyage inoubliable qui nous permet de découvrir une cité dont la situation en plein désert et l'architecture futuriste en font certainement la plus extraordinaire du monde.

Nous sommes frappés également par la familiarité et la chaleur de l'accueil réservé par le premier personnage de l'Etat. Partout, à Brasilia comme à Sao Paulo, la présence d'une foule passionnée souligne aux champions du monde combien ils sont accompagnés par la ferveur de tout un peuple. — **J. F. et J.-Ph. R.**

JACQUES FERRAN : « AUTOUR D'UN BALLON CHILIEN »

21 MAI, SANTIAGO. — Je découvre les rues de Santiago en me rendant au stade de l'Union Espagnole pour y voir en action l'équipe du Chili qui joue un match d'entraînement contre les Allemands de Karlsruhe. Santiago, ville aux maisons basses d'étages, grouillantes d'une population qui me rappelle celles de l'Espagne, industrieuse, animée et un peu triste. Dans le stade, je retrouve les délégations allemande, suisse (Eschmann est là sans Pottier qui est resté couché, victime d'une angine) et italienne. Tous ces gens-là sont venus observer la formation chilienne qui sera leur ennemie numéro un pendant le tournoi. Au bord de la touche, sur un banc, est assis Fernando Riera. Toujours élégant, toujours souriant ; il ressemble de plus en plus à Albert Batteux. Rien d'étonnant donc à ce que l'équipe nationale du Chili pratique un jeu précis, recherché, un peu précieux même, un jeu à la rémoise. Je me garderai bien de la juger cependant sur ce match qu'elle remporte par trois buts à un, car son attaque était privée de quatre titulaires. Ces quatre hommes, je vais faire leur connaissance peu après lorsque Riera, après avoir enfilé un survêtement, les prendra en main sur le même stade, alors que les spectateurs n'ont pas encore quitté les gradins. Le public enthousiaste me montre déjà de quelle ferveur il entoure son équipe nationale en restant là, jusqu'à la nuit tombante à regarder les Sanchez, Landa, Toro s'exercer aux tirs sur un but. Une fois sa douche prise, Riera m'emmène dans la retraite qu'ont choisie les Chiliens en plein faubourgs de Santiago à Las Condes. C'est une petite auberge meublée très simplement. Les joueurs chiliens y font chambre à trois ou quatre. Ce soir, ils se séparent pour vingt-quatre heures avant le grand rassemblement qui préludera au début de la compétition. Ils prennent une dernière tasse de thé ensemble, m'invitent à leur table alors qu'un électrophone dispense généreusement des chansons de Charles Trénet. — **J.-Ph. R.**

22 MAI, SANTIAGO. — Le problème des ballons inquiète beaucoup d'équipes et, notamment, celles qui doivent rencontrer le Chili aux huitièmes de finale. Le secrétaire de la F.I.F.A., M. Kaeser, m'indique que le ballon chilien a été choisi à la suite d'un rapport favorable de Sepp Herberger, après le match Chili-Allemagne de 1960. Mais maintenant l'entraîneur allemand affirme qu'il n'a pas voulu excuser sa défaite (3-1) en condamnant le ballon ! Quoiqu'il en soit, la F.I.F.A. maintient son point de vue. On jouera avec le ballon chilien.

M. Kaeser me dit également la stupéfaction des membres de la F.I.F.A. quand ils s'aperçurent que la « liste des 22 » Uruguayens, qu'ils avaient à homologuer, comportait... un numéro 23. Vérification faite, on se rendit compte que l'Uruguay, superstitieux, n'avait pas attribué le n° 13. Il y aura donc un seul n° 23 dans cette Coupe du monde (car la F.I.F.A. a entériné la liste uruguayenne), Guillermo Ensalada. — **J. F.**

23 MAI. — André Lecoq et moi partons pour Vina del Mar. Le train nous emmène en trois heures de Santiago à la côte du Pacifique en traversant un pays sauvage et dépeuplé où l'image des pampas qui ont rempli notre enfance se déroule sans discontinuer. Arrivée à Vina vers 15 heures. C'est la station balnéaire type qui rappelle un peu Cannes par sa végétation luxuriante, ses palmiers, ses jardins, ses pelouses et ses villas de luxe. L'hôtel Miramar où nous nous installons trempe ses pieds dans un Pacifique qui n'a rien de très pittoresque. Il porte bien son nom aujourd'hui car aucune vague ne glisse à sa surface. Après une demi-heure d'attente dans un salon, Helenio Herrera vient à ma rencontre. Les Espagnols sont en effet logés dans le même hôtel, ce qui a priori ne me paraît pas très indiqué pour la préparation d'un Championnat du monde. H.H., toujours aussi volubile et optimiste, tient à me faire remarquer le travail qu'il a fourni pour mettre rapidement en condition les joueurs ibériques. Il passe assez rapidement sur la contracture musculaire d'Alfredo Di Stefano, mais il insiste sur les difficultés que va rencontrer l'Espagne dans le groupe du champion du monde. Nous terminerons la soirée, Lecoq et moi, par une visite à Valparaiso avec les Espagnols en permission de détente au cinéma. Nous les abandonnons pour faire connaissance avec le plus grand port du Pacifique sud, dont le nom seul évoque les grands voyages mais qui n'a rien de très original en dehors de sa baie. — **J.-Ph. R.**

24 MAI, SANTIAGO. — Au stade national, où l'Italie s'entraîne ou plutôt prend contact avec le terrain et les vestiaires. Pendant qu'Altafini frappe le ballon avec une puissance terrible et que Sivori, l'air triste, fait admirer sa virtuosité incroyable, je bavarde, au bord de la touche, avec M. Franchi, chef de la délégation italienne, et Me Chiarisoli, délégué français à la F.I.F.A. Les Italiens ne paraissent pas très confiants en leur équipe, comme s'ils craignaient qu'on ne les prît trop au sérieux : « J'ai demandé à vos confrères italiens (me dit M. Franchi) de ne pas alerter exagérément l'opinion publique de notre pays, qui a tendance à s'emballer. » — **J. F.**

25 MAI, ARICA. — Quel spectacle ! Cela fait loin depuis la Bastille, mais cela valait le dérangement. Cette rencontre entre la mer et le désert surplombé d'une montagne en sable qui représente de surcroit l'un des plus hauts faits de l'histoire du Chili, certains « bidon-ville », qui sont en fait des « carton-ville », l'absence de végétation, tout cela compose pêle-mêle un décor si insolite qu'il est unique au monde.

Il n'y a pas de toits sur les maisons ni d'essuie-glace aux voitures pour la bonne raison qu'il ne pleut jamais. Ustensiles inutiles donc. L'arrêre principale fait 300 mètres et tout le monde s'y retrouve le soir. Les dix-sept jours que je devrai vivre à Arica, je ne suis pas prêt de les oublier. — **R. V.**

26 MAI. VINA DEL MAR. — De retour d'un dîner pris dans un restaurant spécialiste des fruits de mer, découvrons dans le hall du Miramar le père et la mère de DiStefano. Alors qu'un groupe folklorique achève de fournir un divertissant spectacle aux joueurs espagnols, dans un coin du bar, Santamaria s'inquiète des décisions prises la veille en ce qui concerne les joueurs étrangers. Il fait cependant remarquer que les lois espagnoles, comme italiennes d'ailleurs, rendent la mesure prise sans danger pour des garçons tels que lui. Nous pensons à cet instant à la phrase d'un dirigeant international en l'occurrence, M. Thomen, qui déclarait combien les Anglais avaient une fois de plus réclamé une mesure sans se préoccuper de l'existence dans d'autres pays de lois qui ne sont pas celles de leur île. — **R. M.**

27 MAI. SANTIAGO. — Je profite d'nn après-midi de repos pour aller sur le champ de courses de Santiago, qui est un compromis entre Longchamp et un hippodrome américain. Quand j'arrive, les chevaux sont en train de se disputer le « prix Carlos Dittborn », le plus important de la journée. Le programme indique que sont déjà courus le « prix Jules-Rimet » et le « prix Pierre Delaunay ». La France n'est donc pas tout à fait absente de ces Championnats Toute la délégation suisse est venue aux courses, y compris Philippe Pottier, encore un peu pâle. Je l'aperçois d'ailleurs seul, au paddock, avec Antenen. Les deux joueurs m'expliquent qu'ils ont échappé à Rappan pour fumer une cigarette ! Eschmann me confie entre haut et bas : « Rappan, depuis le match contre la Hongrie, n'est pas à prendre avec des pincettes. Hier, à l'entraînement, il est venu furieux vers moi parce que je m'entraînais à tirer des penalties sans changer ma façon de les botter. « Tu ne sais pas (m'a-t-il dit) qu'on t'observe ! » Il est vrai que l'adjoint de Riera, l'entraîneur chilien, assiste à tous les entraînements. — **J. F.**

28 MAI, EL PASO. — C'est l'oasis d'Arica, où les Yougoslaves ont élu domicile. C'est très reposant, moins luxueux que le motel des Uruguayens mais très confortable. On s'y sent bien, d'autant que les hôtes sont charmants. Les Yougoslaves snt mes amis et cela dure depuis un bon moment. Que d'heures nus avons passées à discuter de football avec Lorvic. Exactement comme aevc Batteux. Lovric est un sentimental slave qui réfère la beauté à l'efficacité : c'est opurquoi il n'apprécie guère l'équipe soviétique. Durkovic, dont les deux sœurs sont professeurs de français, multiplie les conversations pour ne plus être le « petit frère qui n'a pas de pratique ». Vraiment, ces soirées à l'hôtel El Paso seront mon meilleur souvenir d'Arica. — **R. V.**

ROLAND MESMEUR : « MUNOZ ET SON SOURIRE IRONIQUE. »

29 MAI, SANTIAGO. — Dans la matinée, je suis libéré de toute inquiétude en ce qui concerne mes reportages radios. Les techniciens français, MM. Peteuille et Blanc m'annoncent en effet que l'équipe européenne qu'ils constituent avec des représentants de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Espagne entre autres, a réussi à assurer les liaisons avec l'Europe. Le soir, je me tiens dans le hall de l'hôtel Carrera, véritable tour de Babel de cette Coupe du monde et bourse aux informations, lorsque je vois arriver Munoz, entraîneur du Real Madrid. Quand on lui demande dans quel but il est venu, il précise avec un ironique sourire qu'il entend voir et apprendre. Mais quelques instants plus tard, il constitue avec Oesterreicher, maintenant directeur sportif du Torino, et Kubala, notre confrère pour cette Coupe du monde, mais également œil du F.C. Barcelone, un triumvirat de prospecteurs. Déjà la question est posée de savoir si Pelé sera européen la saison prochaine. — **R. M.**

30 MAI. VINA DEL MAR. — Le ciel est toujours aussi bleu et le soleil éclatant. Ce matin, les réservistes espagnols vont s'entraîner sur le petit stade de l'Université Santa Maria. Les réservistes, mais aussi Alfredo Di Stefano qui veut mettre à l'épreuve sa cuisse toujours douloureuse. Sous le regard de son père (venu de Buenos Ayres avec la « Mamma ») qui possède le même regard dur et la même carrure, Alfredo trottine, sprinte timidement mais fait la moue. Il serait bien étonnant qu'il joue le premier match.

L'après-midi, nous assistons au premier succès des Brésiliens sur le Mexique. Succès acquis non sans mal grâce à deux exploits de Pelé. Après le match, dans les vestiaires du stade Sausalito, Ademir, ancienne gloire de l'équipe du Brésil, roi des buteurs 1950, paraît heureux. Tout comme l'entourage des champions du monde 1958. Mais cet optimisme paraît quelque peu forcé.

Nous passons la soirée, Lecoq et moi, en compagnie du président de la Ligue Nationale, Me Chiarisoli, et de Pierre Delaunay, Secrétaire général de la Fédération. Dans ce petit restaurant de Valparaison situé au bord du Pacifique, nous dégustons langoustes et fruits de la mer. Ligue et F.F.F. sont, ce soir, très bon ménage. — **J.-Ph. R.**

31 MAI. VINA DEL MAR. — La Coupe du monde commence à tourner au vinaigre : j'assiste à une terrible bataille entre Espagnols et Tchèques. C'est Martinez, l'ex-Paraguayen, qui déclenche la bagarre. Les Espagnols veulent se battre. Mais leurs adversaires plus durs, plus athlétiques répliquent du tac au tac. Et l'Espagne perd le match sur une contre-attaque victorieuse du petit ailier Stibranyi. A la sortie du stade, j'échange quelques propos aigres-doux avec un journaliste brésilien qui se moque du Real et du football européen. « Ce sont les journaux européens qui les ont montés en épingle ». Je signale à mon collègue que ce ne sont pas les journaux européens qui ont remporté cinq fois la Coupe d'Europe et une fois la Coupe du monde des clubs.

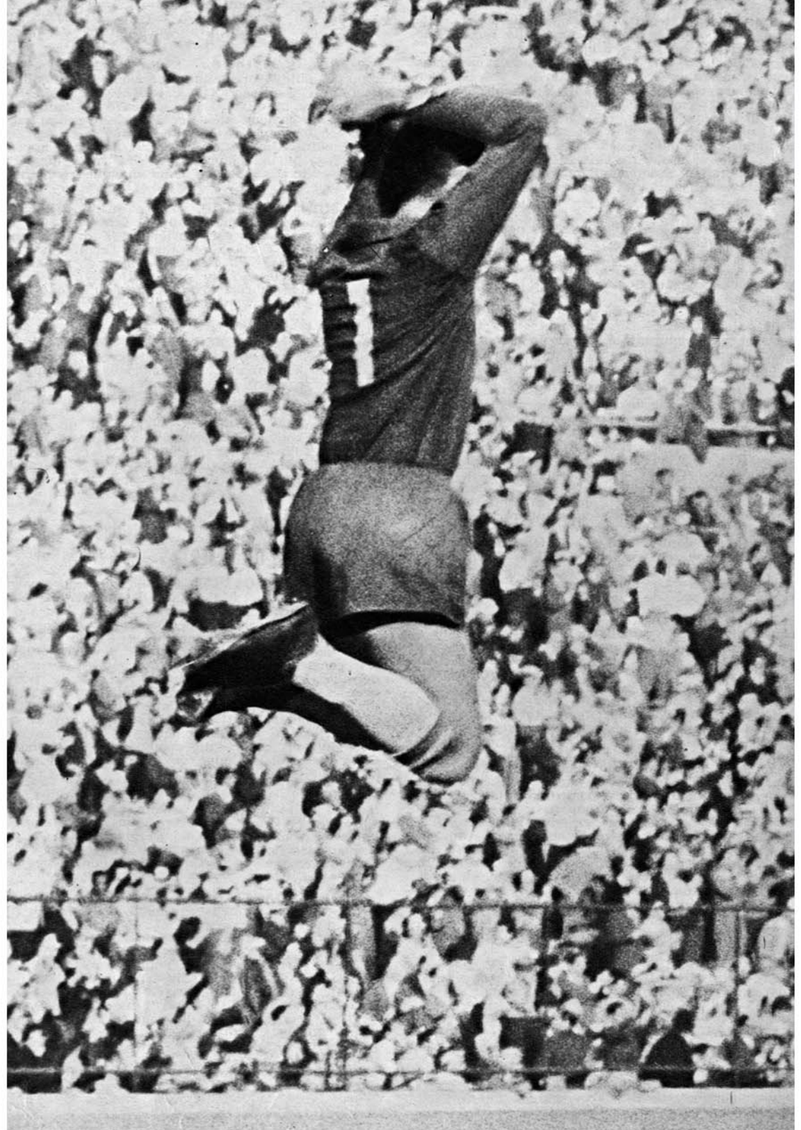
Dans la soirée, nous prenons en Dauphine la route de Santiago avec Lecoq. Il pleut, il fait brouillard. Les phares blancs des voitures chiliennes sont aveuglants. Nous arrivons tard dans la capitale, extenués et abrutis. — **J.-Ph.**

1er JUIN. SANTIAGO. — Les journaux se déchaînent à propos du match Allemagne-Italie et de quelques autres. Ils titrent tous sur les violences du football européen. Ils montent en épingle les joueurs blessés, « 38 joueurs touchés », dit l'un, ce qui est un peu exagéré. Mais la Coupe du monde a tout de même commencé sous le signe de l'engagement physique poussé à la limite et du football défensif.

● Dîner le soir avec Raymond Saporta, très déçu par la performance de l'Espagne face à la Tchécoslovaquie. Il nous parle de Di Stefano, à côté de qui il a assisté au match de l'Espagne. « Il était impossible de savoir à quoi il pensait et s'il souhaitati vraiment participer à cette Coupe du monde où il n'a pas grand-chose à gagner ». Il paraît qu'au moment de quitter l'Espagne blessé, Di Stefano demanda à ne pas aller au Chili. Puis la question conversation roule sur les obstacles presque insurmontables qui empêchent les pays à fort professionalisme de préparer une équipe nationale vraiment représentative. — **J. F.**

2 JUIN. RANCAGUA. — Complète impression de dépaysement en arrivant, par le train, dans cette maisons basses peintes de couleurs vives, ses capetite ville, à 80 km. au sud de Santiago, avec ses lèches et ses vieux taxis. On se croirait en train de tourner un western dans un décor de 1900. Dans le joli stade de la Braden Copper Company, qui exploite une mine de cuivre des environs, le jeu des Argentins, face aux Anglais, paraît vite aussi

Gilmar bondit de joie : le Brésil est champion du monde. Santiago rejoint Stockholm.



LA PETITE HISTOIRE DE LA COUPE DU MONDE

démodé que la ville. Ce football pesant, sans aucune flamme et sans aucun génie, est désolant pour ceux qui gardent le souvenir des grandes heures du football argentin. Après ce match, Lorenzo, l'entraîneur argentin qui joua à Nancy, et Dominguez, le gardien remplaçant, que j'ai bien connu au Real Madrid, sont atterrés, mais impuissants. Ils constatent, sans pouvoir trouver un remède. Quant à Sir Stanley Rous, président de la F.I.F.A., il nous dit ismplement : « Nous sommes contents d'avoir gagné, mais nous savons que nous ne serons pas champions du monde ». — **J. F.**

J.-PH. RETHACKER : « PLUS DE PEUR QUE DE MAL POUR LES ITALIENS. »

3 JUIN, SANTIAGO. — Ce matin, le soleil brille à nouveau et il est normal que j'aille rendre une visite aux Italiens. Le bruit court qu'ils ont « accueillis, hier soir, à leur rentrée chez eux dans leur retraite de l'Ecole d'Aviation par une nuée de supporters chiliens vociférants et menaçants qui entourèrent leur autocar et faillirent les lapider. Les dirigeants italiens, MM. Scarambone et Franchi sont ces matin très détendus, très souriants, et ils me racontent la scène. Les pierres étaient petitres, le service d'ordre agissant après vingt minutes d'hésitation. Finalement tout s'est bien passé et l'affaire ne prit pas les proportions qu'on pouvait craindre.

Les reporters italiens, les journaux écrits ou parlés, la télévision sont tous présents pour avoir des détails. Finalement, il y a eu plus de peur que de mal. Pourtant, cet après-midi, les Italiens n'assistent pas au match Allemagne-Suisse. Ils ont préféré rester chez eux, bien cachés. Ils ne perdent rien, d'ailleurs, car cette rencontre entachée par la faute grave de Szymaniak abattant impitoyablement « notre » Norbert Eschmann sur un tacle très douteux et lui fracturant le péroné, n'a rien de très passionnant. Les Allemands s'imposent mais sans avoir pris de très grands risques. — **J. P. H.**

4 JUIN. ARICA. — Visite à l'hosteria, évidemment. Yachine joue aux échecs, ce qui paraît indiqué dans la situation présente. Je risque une plaisanterie au pied du vice-président de la délégation soviétique, qui parle parfaitement le français : « N'evez-vous pas confondu la Colombie avec Cuba », lui dis-je en clignant de l'œil. Il prend le parti de rire. C'est tellement mieux comme ça. Puis, l'ambiance étant très favorable, on procède à la reconstitution du crime », en l'occurrence ce but sur corner. On place deux chaises : Tchokelli, Netto et... Katchaline qui remplace Yachine, en agitant les bras comme un moulin à vent, tandis que la balle de ping-pong échoue derrière la chaise. Décidément, ces Russes ont aussi le sens de l'humour. — **R. V.**

5 JUIN, SANTIAGO. — Les journaux sont, depuis hier soir, remplis d'articles incendiaires contre les Italiens. Comme le ton monte sans cesse et qu'il est permis de se demander si l'on ne va pas au-devant d'incidents graves, susceptibles de mettre en péril l'existence même de la Coupe du monde, je propose aux autres journalistes français d'organiser sans tarder une réunion de conciliation destinée à apaiser les deux partis. Excellent accueil des Chiliens d'abord et du secrétaire général de la Commission de propagande de la Coupe du monde, M. Alvéal. De leur côté, les Italiens, et spécialement Leone Boccali, acceptent de grand cœur la tentative française. La réunion a lieu au troisième étape de l'hôtel Carrera, dans un grand salon prêté par l'organisation. Elle est très longue, car, avant de céder, chacun veut à nouveau faire connaître ses griefs. Mais, en fin de compte, grâce surtout au président de la presse sportive chilienne, et grâce à la bonne volonté des Italiens, un communiqué, que j'avais rédigé avant la séance, est unanimement adopté. Il efface le malentendu entre Italiens et Chiliens et chante la solidarité entre journalistes de tous les pays. La France n'est pas venue pour rien au Chili. — **J. F.**

6 JUIN, VINA DEL MAR. — J'ai trouvé mes confrères espagnols dans la plus grande agitation avant le match de la dernière chance qui va opposer leur équipe à celle du Brésil. Herrera et le sélectionneur Coronado n'ont pas hésité à mettre sur la touche, pour cette rencontre, Del Sol (valeur 350 millions d'anciens francs), Suarez (200 millions) et Santamaria. Et cependant l'équipe d'Espagne « introuvable » va, pendant plus d'une heure, dominer le Brésil et donner l'impression qu'elle pourra triompher. Malheureusement, les Espagnols n'ont su marquer qu'un but en 70 minutes et les Brésiliens, au cours des vingt dernières minutes, parviennent à en réussir deux, grâce au jeune remplaçant de Pelé, qu'on n'avait guère vu jusque-là, Amarildo. L'Espagne est donc éliminée, mais elle s'est bien battue et le soir dans ma chambre de l'hôtel Miramar, Helenio Herrera m'explique longuement les raisons de cette élimination et ce qu'il pense en général de cette Coupe du monde. — **J. F.**

7 JUIN, VINA DEL MAR. — Le matin, je rends visite aux Brésiliens dans leur résidence de Quilpue. Leur gentillesse et leur tranquillité m'étonnent toujours. Didi, qui est encore au lit, m'expose les raisons de sa confiance et m'affirme que les joueurs brésiliens ont pris leur parti de l'absence de Pelé. Comme je le félicite de l'extrême correction dont il a fait preuve contre ses « ennemis » espagnols, il a cette réponse : « La seul façon de me venger, pour moir, était de gagner le match et non pas de donner des coups. » Je bavarde également avec Garrincha, qui m'explique le secret de son dribble et de ses centres.

Le soir, le luxueux hôtel O'Higgins est transformé en un gigantesque cabaret où 300 Mexicains boivent et chantent en l'honneur de leur première victoire en Coupe du monde. — **J. F.**

8 JUIN, ARICA. — Les Chiliens donnent une conférence de presse, les Russes également. Match nul. Du moins sur ce chapitre. Réponses stéréotypées à des questions qui le sont souvent encore plus. Je reste profondément allergique à ces conférences de presse. Le football est une chose sérieuse, mais il aurait grand tort de se prendre au sérieux. Riera m'en a dit davantage en dix minutes à l'entraînement qu'en une heure de « conférence ». — **R. V.**

9 JUIN, SANTIAGO. — Matin, quelques achats dans la ville. Après-midi, une visite à la colline sacrée de Santiago, San Cristobal, d'où l'on domine toute la ville plongée aujourd'hui dans une brume de chaleur bien agréable, et qui fait face à la chaîne enneigée de la Cordillère. Un spectacle extraordinaire que l'on ne sait pas apprécier à sa juste valeur aujourd'hui mais dont on se rappellera la beauté dans quelques semaines au retour à Paris. — **J.-Ph. R.**

10 JUIN, SANTIAGO. — Le quart de finale Yougoslavie-Allemagne (1-0) a fait honneur au football européen, par sa tenue, sa densité, son engagement, sa clarté, et aussi à l'arbitrage sud-américain, grâce au Péruvien Maximo Yamasaki. Mais les spectateurs du stade national n'ont prêté qu'une attention relative au match qu'ils ont sous les yeux. Ils suivent à l'oreille, grâce à des milliers de transistors, le triomphe chlien d'Arica et le stade explose trois fois : à chaque but chilien et à l'annonce de la victoire finale.

De 17 heures à l'aube, Santiago vit une nuit de délire. On enflamme des journaux, on s'entasse dans des camions lancés à toute allure, on brandit des drapeaux chiliens, on hurle des hymnes ou des cris de guerre, on klaxonne sans arrêt. Le centre de la ville est bloqué par un gigantesque embouteillage. Tous les véhicules sont recouverts d'inscriptions triomphales et souvent très drôles. La plus significative : « Subdesarollados 2, Europa 1 » (sous-développés 2, Europe 1). — **J. F.**

ROBERT VERGNE : « JE REVIENS DU DESERT. »

11 JUIN, ARICA. — Et voilà, l'extraordinaire aventure d'Arica est terminée. Dès midi, une singulière effervescence s'empare de la bourgade. On attendait le passage des héros sur le bord de la route. Une heure après, les Russes passent dans une quasi indifférence. Ils devaient attendre comme nous plus de trois heures avant de décoller, mais alors que nous avions de nombreuses fourmis dans les jambes, notre fatigue disparut en voyant l'ambulance dans laquelle le pauvre Doubinski attendait patiemment sur sa civière. Près de 20.000 kilomètres le séparaient de chez lui et encore de nombreuses souffrances. C'est aussi ça, la Coupe du monde. — **R. V.**

12 JUIN, SANTIAGO. — Rencontré Pierre Schwinte, l'arbitre français de cette Coupe du monde. Il a dirigé avec maîtrise Brésil-Tchécoslovaquie et Brésil-Angleterre. Son rôle est maintenant terminé, mais il ne se plaint pas. On ne pouvait pas désigner un arbitre français pour diriger deux finales de Coupe du monde consécutives. — **J. F.**

13 JUIN, SANTIAGO. — Le ciel est ici plus chilien que les Chiliens eux-mêmes. Gris les jours sans match, il se dégage et s'éclaire régulièrement quand une rencontre doit avoir lieu. Ce matin, je profite de quelques heures de répit pour faire des achats : tasses, poupées, statuettes en bois ou en lave volcanique d'un art chilien qui offre des ressemblances avec l'art indien.

Retour au football avec ce match Chili-Brésil qui fait tressaillir tout le peuple. Les drapeaux bleu-blanc-rouge flottent aux quatre coins de la ville, sur les fenêtres, sur les voitures, dans toutes les mains. Le stade est plein à craquer. Les Chiliens reprennent en chœur leur hymne national lorsque la musique le joue, une demi-heure avant le coup d'envoi, comme cela s'est fait pendant toute la Coupe du monde. Du match lui-même, je dirai qu'il est sans doute le meilleur auquel il m'ait été donné d'assister jusqu'à présent. Les Brésiliens se montrent tels qu'ils se sont montrés à mes yeux depuis le début de l'épreuve : prudents, très prudents, avec leurs trois demis, bien difficiles à manier en défense, et surtout impossible à arrêter en attaque lorsque Garrincha s'empare du ballon. L'ailier aux jambes tortues aura confirmé dans cette Coupe du monde sa classe phénoménale. Il aura par ailleurs démontré des progrès incontestables sur le plan collectif et une efficacité qu'on ne lui connaissait pas. Mais il faudra aussi donner un coup de chapeau à M. Zagalo, aussi utile et intelligent qu'il est discret. Quant aux Chiliens, ils s'en sortent avec les honneurs et Fernando Riera peut être fier de son travail. — **J.-Ph. R.**

14 JUIN, SANTIAGO. — C'est dans une coquette auberge, celle « d'Aragan », que les journaliste de tous les pays du monde sont conviés à un repas avec attractions folkloriques. Une troupe sympathique interprète même des airs de tous les pays. La gentillesse naturelle des Chiliens s'exprime dans cette manifestation mise sur pied par la direction des sports et la direction du tourisme.

Le soir, à l'arrivée d'un équipage d'Air France, nous retrouvons Boulet, ex-joueur du Racing et de Monaco, qui est maintenant chef de cabine et réside à Rio. — **R. V.**

14 JUIN, SANTIAGO. — Retour à Santiago, le dernier avec les Tchécoslovaques. Ils sont aussi calmes dans les transports que sur le terrain. Il faut avouer qu'ils avaient du mal à se remettre de leur surprise. On le serait d'ailleurs à moins. Une voiture de police nous ouvrait le passage, tandis que le sympathique docteur Janosnous parlait de la grande joie causée par la victoire en Tchécoslovaquie. Vytlacil cuvait son whisky et nous arrivâmes à l'école militaire accueillis par un canon et une escouade de soldats au garde-à-vous. Ça m'a rajeuni d'une quinzaine d'années mais je me suis dépêché de partir... — **R. V.**

16 JUIN, SANTIAGO. — Après un tour en ville, je retrouve, dans le hall de l'hôtel Carrera, M. Ukrainczyk qui m'annonce la venue à Santiago du Stade de Reims pour le jeudi 21. Voilà une bonne occasion pour le football français de démontrer au public chilien que son élimination de la Coupe du monde était injuste.

Et aussi pour Fernando Riera de retrouver son ami et maître Albert Batteux. Puisqu'on parle de Riera, je voudrais dire combien son triomphe de cet après-midi, à l'issue d'un excellent match de classement Chili - Yougoslavie (1-0), m'a ému. J'avoue avoir eu les larmes aux yeux au spectacle du public de l'Estadio Nacional attendant pendant dix minutes après le match le retour sur le terrain de Riera qu'il réclamait sur l'air des lampions. Et Riera montra, dans ce succès, une discrétion, une simplicité exemplaires.

J'ai moins apprécié, cependant, les reproches qu'il nous adressa, à nous autres journalistes français, pour avoir trop insisté sur l'importance que tint le public et l'ambiance dans les succès chiliens. Et pourtant ce fut vrai, malgré toute la valeur de l'équipe chilienne que nous n'avons jamais diminuée, ni ignorée. — **J.-PH. R.**

17 JUIN, SANTIAGO. — Le bout de la route ! Nous assistons à une finale de Coupe du monde qui nous réconcilie avec l'épreuve 1962 et avec le football. Les Tchèques, qu'on avait mésestimés, font le spectacle pendant toute la première mi-temps et ne s'inclinent après le repos que parce que leurs réflexes et leur vivacité restent limités, en regard des qualités naturelles de ces Brésiliens décidément doués pour le football. C'est la journée d'Amarildo, remplaçant de Pelé. Car Garrincha est miné par la fièvre et il rate sa sortie.

Après trois heures de travail à haute tension, nous quittons Santiago, Jacques Ferran et moi, Santiago où nous nous sommes faits de bons amis et où nous avons passé, en fin de compte, de bons moments.

Après une longue attente à l'aéroport de Los Cerrilos (à Santiago) nous arrivons à Rio envahi par les supporters brésiliens qui rentrent vers quatre heures du matin. Avec un urgent besoin de dormir ! — **J.-PH. R.**

18 JUIN, RIO. — Au réveil, la baie de Rio et le Pain de Sucre. Un spectacle à ne pas manquer. Non plus que celui de ces jeunes garçons jouant, sur des terrains vagues, un football collectif très riche où le dribble et la percée individuelle ne sont pas les seuls arguments. Je ne me lasserais pas de les regarder.

S'il ne fallait me rendre à l'aéroport de Galeao, d'où nous devons nous envoler, avec Ferran, ce soir vers 21 h. 30 en direction de Paris. Nous sommes aux premières loges pour assister au retour triomphal des champions du monde brésiliens qui ont conservé leur titre et font éclater un second carnaval dans les rues de Rio. Je retrouve l'ambiance que j'ai connue en 1958 au retour de la Suède.

Et je boucle le cycle de ce journal commencé il y a un mois... à Rio... en compagnie d'un football brésilien qui est décidément le meilleur du monde. — **J.-PH. R.**

TOUS LES RÉSULTATS DU "MUNDIAL" 62 EN UN COUP D'ŒIL

HUITIEMES DE FINALE

GROUPE I (ARICA)

Uruguay bat Colombie	2-1
U.R.S.S. bat Yougoslavie	2-0
Yougoslavie bat Uruguay	3-1
Colombie et U.R.S.S.	4-4
U.R.S.S. bat Uruguay	2-1
Yougoslavie bat Colombie	5-0

GROUPE II (SANTIAGO)

Chili bat Suisse	3-1
Italie et Allemagne	0-0
Chili bat Italie	2-0
Allemagne bat Suisse	2-1
Allemagne bat Chili	2-0
Italie bat Suisse	3-0

GROUPE III (VINA DEL MAR)

Brésil bat Mexique	2-0
Tchécoslovaquie bat Espagne	1-0
Brésil et Tchécoslovaquie	0-0
Espagne bat Mexique	1-0
Brésil bat Espagne	2-1
Mexique bat Tchécoslovaquie	3-1

GROUPE IV (RANCAGUA)

Argentine bat Bulgarie	1-0
Hongrie bat Angleterre	2-1
Angleterre bat Argentine	3-1
Hongrie bat Bulgarie	6-1
Argentine et Hongrie	0-0
Bulgarie et Angleterre	0-0

CLASSEMENT

1. U.R.S.S.	5 points	1. Allemagne	5 points	1. Brésil	5 points	1. Hongrie	5 points
2. Yougoslavie	4 points	2. Chili	4 points	2. Tchécoslovaquie	3 points	2. Angleterre	3 points
3. Uruguay	2 points	3. Italie	3 points	3. Mexique	2 points	3. Argentine	3 points
4. Colombie	1 point	4. Suisse	0 point	4. Espagne	2 points	4. Bulgarie	1 point

QUARTS DE FINALE

Chili bat U.R.S.S.	2-1	Yougoslavie bat Allemagne	1-0	Brésil bat Angleterre	3-1	Tchécoslovaquie bat Hongrie	1-0

DEMI-FINALES

Tchécoslovaquie bat Yougoslavie 3-1

Brésil bat Chili 4-2

MATCH DE CLASSEMENT

Chili bat Yougoslavie 1-0

FINALE

Brésil bat Tchécoslovaquie 3-1